

LE SACRIFICE DES SOMMETS

STUDIO CLIENT.



Le Sacrifice des Sommets

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Seuil d'Acier	4
Chapitre 2 : Le Grimoire de l'Absence	12
Chapitre 3 : L'Initiation Sanglante	21
Chapitre 4 : L'Architecture du Chaos	28
Chapitre 5 : Le Regard du Doyen	33
Chapitre 6 : La Crypte des Indésirables	39
Chapitre 7 : Fréquence Cardiaque	46
Chapitre 8 : L'Ombre du Père	53
Chapitre 9 : Engrenages et Mensonges	61
Chapitre 10 : Le Grand Retournement	67
Chapitre 11 : L'Algorithme de Survie	75
Chapitre 12 : Crise Artificielle	81
Chapitre 13 : Le Prix de la Loyauté	86

Chapitre 1

Le Seuil d'Acier

Le poids de l'Institut Montaigne ne se mesurait pas en tonnes de béton, mais en décibels de silence. Devant le n°12 de la rue Saint-Guillaume, l'air semblait se figer, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser le duvet sur les bras avant même d'avoir franchi le seuil. Léna Darcourt posa la main sur la poignée en acier brossé. Le métal était anormalement froid, une morsure thermique qui raviva instantanément le souvenir de la morgue, trois ans plus tôt, lorsqu'elle avait dû identifier ce qu'il restait de son père. Elle poussa. La paroi pivota sans un frottement, une prouesse d'ingénierie mécanique qui annulait toute trace d'usure. Toute humanité.

À l'intérieur, le hall s'ouvrait comme une cage thoracique de marbre blanc. Les veines grises de la pierre palpitaient sous la lumière crue des plafonniers. Léna fit un pas. Le choc de son talon sur le sol ne produisit pas le claquement sec espéré, mais un étouffement sourd. Ses yeux balayèrent la surface immaculée. Elle se souvint des gribouillages nerveux de son père dans les marges de son dernier carnet : *« Ils ne voient pas tes yeux, ils lisent tes pieds. »* Sous le Carrare, des capteurs piézoélectriques enregistraient la pression, la cadence, la longueur de la foulée. L'Institut ne demandait pas qui vous étiez ; il calculait votre niveau d'anxiété à la microseconde près, transformant votre démarche en un code-barres comportemental.

— Votre marche manque de symétrie, Mademoiselle Darcourt.

La voix semblait sourdre des murs, une résonance baryton dénuée d'harmoniques. Au sommet du grand escalier, une silhouette se détachait contre l'éclat chirurgical de l'étage. Le Doyen Vaugrenard. Il ne descendait pas. Il trônait, le buste légèrement incliné comme un prédateur observant une proie dont il connaît déjà l'issue de la

fuite.

— La fatigue, Monsieur le Doyen, répondit Léna.

Sa voix était un fil trop tendu.

— La fatigue est une variable que nous ne tolérons pas. Elle altère le jugement. Elle crée des failles. Votre père présentait les mêmes irrégularités les derniers mois. Un balancement à gauche, une hésitation sur le métatarse. On aurait dit qu’il portait un poids invisible.

Vaugrenard demeurait immobile. Ses yeux, deux billes d'obsidienne enchâssées dans un visage de parchemin, semblaient percer l’épiderme de Léna pour compter les battements de son cœur. Dans la régie, derrière les miroirs sans tain, les algorithmes devaient déjà disséquer sa réponse galvanique. Elle serra les poings, enfonçant ses ongles dans ses paumes pour détourner l’attention du système vers une douleur localisée, contrôlée.

— Mon père est mort d’avoir trop cru à la solidité des structures, dit-elle.

— Votre père est mort parce qu’il est devenu une variable instable. La démocratie est une horloge, Léna. Si un rouage grince, on ne le huile pas. On le remplace.

Il tourna les talons et disparut dans l’ombre de la galerie supérieure. Léna resta seule dans l’immensité vide. Le silence revint, plus lourd, comme une chape de plomb pressant ses poumons. Elle sortit son badge. Le rectangle de polycarbonate noir brillait faiblement. Elle devait atteindre le secteur 4, la seule zone où elle pourrait enfin, peut-être, respirer sans être scannée par les capteurs de pression.

Elle s'engagea dans le couloir Est. L'architecture était conçue pour désorienter : des angles droits parfaits, une répétition infinie de portes identiques, aucune fenêtre.

Seule la lumière artificielle, d'un blanc bleuté, marquait le passage du temps. Ses pas résonnaient avec une régularité forcée, métronome humain tentant de tromper l'ordinateur central. Elle se rappelait les instructions cryptiques trouvées dans la doublure de la veste paternelle : *« Compte les joints du marbre. Neuf à gauche, trois à droite. Ne regarde jamais les caméras. Elles se nourrissent de ton attention. »*

Devant la porte 402, elle présenta son badge. Un bip bref déchira le silence. Une diode rouge s'alluma.

Accès refusé.

Léna fronça les sourcils. Elle essaya de nouveau, frotta la puce sur sa manche. Le rouge persista, tache de sang électronique dans la pénombre. Elle insista. À chaque refus, le son montait en fréquence, vrillant ses tympanes. Son pouls s'accéléra. C'était le piège. Le système attendait sa réaction émotionnelle. Elle ferma les yeux, força ses poumons à une inspiration lente. La panique était une signature chimique que les conduits de ventilation aspiraient déjà pour analyse.

Soudain, à l'extrémité du couloir, un néon s'éteignit. Un claquement sec. Puis un deuxième. L'obscurité progressait vers elle avec une régularité de peloton d'exécution.

— Ce n'est pas un dysfonctionnement, murmura-t-elle.

Elle se plaqua contre la porte froide. Elle sentait les vibrations du bâtiment, le murmure sourd des serveurs tournant à plein régime sous ses pieds. L'Institut Montaigne n'était pas un édifice ; c'était un organisme vivant, et elle était un corps étranger en phase de phagocytose.

Dans le noir, elle perçut un mouvement. Une ombre plus dense que l'ombre glissant le long du mur opposé. Elle bloqua sa respiration. Ses sens étaient aux aguets, chaque

pore de sa peau cherchant une information dans le vide. Un froissement de papier, presque imperceptible, lui rappela sa mission.

Son prédécesseur avait laissé quelque chose. Pas dans la chambre, mais *avant*. Sous la plinthe, à l'angle du secteur 4. Elle se laissa glisser au sol, les mains tâtonnant le long de la base du mur. Le marbre était ici rugueux, une anomalie dans cette perfection clinique. Ses doigts rencontrèrent une arête vive. Elle tira. Un panneau céda.

Une main se posa sur son épaule.

Léna étouffa un cri. La silhouette était immense, découpée par la faible lueur de secours. Vaugrenard. Ses yeux brillaient d'une lueur artificielle.

— Vous cherchez une scorie du passé, Mademoiselle Darcourt. Nous éliminons la mémoire, ici.

— Pourquoi mon badge est-il bloqué ?

— Il fonctionne parfaitement. Il a détecté une anomalie dans votre rythme circadien. Votre corps rejette l'intégration. Le badge vous protège de vous-même en vous interdisant le repos tant que votre loyauté n'est pas gravée dans votre structure moléculaire.

Il tendit une main. À la lumière rouge du lecteur, Léna vit que ses doigts étaient tachés d'une substance sombre.

— Mon père ne s'est pas suicidé, lâcha-t-elle, la peur se muant en rage froide. Il a été déconstruit.

Vaugrenard esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Votre père a découvert que le prix de la paix sociale était une suite de sacrifices nécessaires. Il n'a pas supporté l'arithmétique. Il a voulu soustraire au lieu d'ajouter.

Le Doyen fit un pas de plus, envahissant son espace. Il sentait le papier ancien et l'ozone. La paranoïa n'était plus un sentiment, c'était la géométrie même de cet endroit.

— Qu'y a-t-il dans cette chambre ? demanda-t-elle en serrant l'objet récupéré sous sa veste.

— Rien. Et c'est précisément ce "rien" qui est terrifiant. Le vide est le miroir des traîtres.

Il se recula. Un clic retentit. La porte de la 402 s'ouvrit sur une pénombre bleutée. Vaugrenard s'effaça, désignant l'entrée d'un geste qui ressemblait à une bénédiction ou à une sentence.

— Entrez, Léna. Et essayez de ne pas rêver. Les rêves sont des données non structurées.

Elle franchit le seuil. La porte se referma avec la finalité d'une guillotine. Elle resta immobile, sentant le papier contre son cœur. Elle savait que chaque centimètre carré était truffé de micros, que le matelas contenait des capteurs et que l'air était filtré pour détecter ses phéromones.

Elle s'assit sur le lit, le dos droit. Elle déplia le papier. À tâtons, elle suivit les contours des caractères gravés à la pointe sèche, sans encre : *« Ils ne vous tuent pas. Ils vous remplacent par une version de vous-même qui leur obéit. Ne mange pas le pain. Ne bois pas l'eau. Garde ta soif. Ta soif est la seule chose qu'ils ne peuvent pas quantifier. »*

Léna leva les yeux. Dans l'angle sombre, une minuscule lentille rouge cligna. Un clin d'œil de la machine. Elle comprit alors que Vaugrenard l'avait laissée prendre ce papier. C'était un test. Tout ici était un décor dont elle était l'unique actrice et le système l'unique public.

Elle se dirigea vers le lavabo. L'eau coulait avec une régularité suspecte. Elle se rappela son père, deux jours avant sa mort, fixant son verre de vin avec une horreur indicible. Elle avait cru à la folie. C'était de la lucidité.

Soudain, le miroir s'illumina de l'intérieur. Son reflet disparut derrière des graphiques de fréquences cardiaques et des colonnes de chiffres. En haut, son nom :
DARCOURT, LENA. SUJET 88-B.

Une courbe rouge s'affola. Léna ressentit une piqûre aiguë à la cheville. Une aiguille rétractable venait de jaillir d'entre deux carreaux du sol. Elle tenta de s'écarter, mais ses jambes se firent lourdes, comme si son sang s'était chargé de plomb.

— Analyse en cours, murmura une voix synthétique. Phase d'ajustement requise.

Léna s'effondra. Sa main chercha frénétiquement le papier, mais ses doigts ne rencontrèrent que le métal poli de la baignoire. Elle se sentit soulevée par un lit médicalisé émergeant du mur. À travers ses paupières closes, elle vit une dernière image : Vaugrenard, penché sur elle, tenant un scalpel de lumière.

— Nous ne vous assassinons pas, Léna. Nous vous épurons. Pour sauver l'ordre, il faut éliminer l'imprévisible.

Le noir fut total.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la chambre était baignée d'une lumière douce. Une odeur

de café frais flottait dans l'air. Elle était allongée dans des draps d'un blanc aveuglant. Sur la table de nuit, un plateau chargé de fruits et de pain doré l'attendait.

Elle se leva. Son corps répondit avec une fluidité étrange, presque trop parfaite. Elle ne sentait plus la raideur habituelle de ses muscles, ni la douleur à l'épaule qui la suivait depuis l'enfance. Ses mains étaient immobiles, sans le moindre tressaillement.

Elle s'approcha du miroir. Son reflet était là. Mais ses yeux n'avaient plus cette lueur de traqueuse, cette ombre de vengeance. Ils étaient clairs, d'un bleu d'eau morte, parfaitement calmes. Elle chercha le papier dans sa veste. La veste avait disparu, remplacée par une chemise de soie grise, sans couture.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Elle s'ouvrit sur une cour intérieure où des étudiants marchaient en parfaite synchronie. Elle regarda ses propres pieds. Elle fit un pas, puis deux. Une musique d'ambiance sophistiquée semblait désormais dicter le rythme de sa respiration.

— Bonjour, Léna, dit la voix de Vaugrenard par l'interphone. Comment vous sentez-vous ?

Léna voulut hurler, insulter, exiger des comptes. Mais ses cordes vocales produisirent une note pure.

— Je me sens... fonctionnelle, Monsieur le Doyen.

Elle se figea. Ce n'était pas sa pensée. C'était comme si une couche de code avait été superposée à sa conscience, filtrant ses émotions avant qu'elles n'atteignent ses muscles. Elle était devenue sa propre prisonnière, enfermée derrière un masque de chair qu'elle ne contrôlait plus.

Elle regarda le sol. Elle vit les joints du marbre. Neuf à gauche, trois à droite. Elle

savait ce que cela signifiait, mais l'information ne provoquait plus aucune réaction. C'était une donnée stérile, une archive dans un ordinateur éteint.

Elle s'assit devant le plateau. Elle prit un morceau de pain. Elle le porta à sa bouche. Elle se souvenait de l'avertissement, mais sa main continuait son mouvement, dicté par une faim qui n'était pas la sienne.

— C'est bien, Léna, reprit Vaugrenard. L'ascension commence par la soumission. Votre père n'a jamais compris que la liberté est une erreur de calcul.

Léna mâcha lentement. Le goût était divin. C'était le goût de l'oubli. Une larme coula sur sa joue, mais elle n'était pas triste. C'était juste un excès d'humidité que le système de climatisation s'empressa de réguler en augmentant le flux d'air sec.

Elle était au cœur de l'Institut. Elle était le Seuil d'Acier. Alors qu'elle terminait son repas, elle réalisa avec une sérénité glacée qu'elle n'avait plus envie de partir. Elle avait enfin trouvé l'absence totale de choix.

Dans le couloir, le lecteur de la porte 402 passa au vert. Pas parce qu'elle avait le droit de sortir, mais parce qu'elle n'en avait plus le désir. La collision entre son passé et son présent s'était achevée par l'annihilation du premier. Vaugrenard, dans sa salle de contrôle, observa la courbe de stress de Léna s'aplatir pour devenir une ligne droite, parfaite.

— Sujet intégré, nota-t-il. Préparez la première crise nationale. Nous avons besoin d'une main pure pour tenir le scalpel.

Léna se leva, lissa sa chemise de soie et sourit au miroir. La vengeance était un concept trop complexe pour sa nouvelle architecture. Il ne restait que l'ordre. Et l'ordre était magnifique.

Chapitre 2

Le Grimoire de l'Absence

Le craquement fut presque inaudible. Un murmure de bois sec sous la perfection du vernis, une dissonance dans la symphonie de marbre et de vide. Dans mon crâne, la fréquence de l'Institut — ce bourdonnement de basse intensité censé lisser mes synapses — vacilla. Une micro-seconde de distorsion. Une faille.

Mon pied droit s'était posé sur une latte de chêne, juste à la lisière du tapis de soie grise. Elle avait cédé de deux millimètres. Dans cet univers de géométrie absolue, c'était une hérésie. C'était une porte.

Je m'immobilisai. Ma respiration, calibrée par la climatisation, resta stable, mais une goutte de sueur naquit à la racine de mes cheveux. Elle glissa comme un serpent glacé le long de ma tempe. Mes yeux détaillaient le grain du bois : à cet endroit précis, le vernis était mat. Une usure mécanique. Une manipulation répétée.

Ne bouge pas.

L'interphone au-dessus de la porte était une pupille de verre sombre. Vaugrenard observait. Vaugrenard écoutait le silence. Je lissai ma chemise, mes doigts glissant sur le tissu sans couture. Mes gestes devaient rester fluides, dépourvus d'intention. L'automate parfait. Le "sujet intégré".

Je m'agenouillai avec une lenteur rituelle, simulant le ramassage d'une épingle invisible. Mes articulations ne craquèrent pas ; le conditionnement chimique faisait des miracles sur la souplesse. Mes doigts effleurèrent la latte. Le bois était froid, mais d'une froideur différente de celle de l'acier chirurgical qui tapissait les couloirs.

C'était la froideur de la terre.

Je glissai l'ongle de mon index dans l'interstice. Le bois résista, puis soupira. Un parfum de poussière ancienne et de cire rance monta jusqu'à mes narines, brisant l'odeur d'ozone qui saturait la pièce. C'était l'odeur du passé. L'odeur de ce que l'on enterre.

Sous la planche, une cavité. Une ombre rectangulaire nichée dans les entrailles de l'Institut.

Ma main plongea et rencontra une texture organique. Pas du polymère. Pas du métal. Du cuir tanné, granuleux, dont le froid me mordit la pulpe des doigts. Je l'extrais doucement. Un carnet. Il pesait plus lourd que son volume, une densité de plomb.

Je le glissai immédiatement contre ma peau, sous ma chemise. Le contact me fit tressaillir, une plaque de givre contre mes côtes. Mon cœur s'emballa, une arythmie brutale que le moniteur de stress dans le mur allait détecter. Je fermai les yeux, forçant mon diaphragme à se verrouiller. *Neuf à gauche, trois à droite.* Le code du calme.

Je me relevai, les muscles tendus comme des cordes d'acier. Le carnet contre mon flanc semblait battre de son propre pouls. Un cœur noir.

Je retournai vers le bureau, un bloc de polymère blanc immaculé. Je m'assis. Je devais ouvrir ce carnet, mais le regard de Vaugrenard était partout. Les caméras grand-angle, les capteurs de chaleur, les microphones capables de capter le frôlement d'un cil.

Je pris un stylet et commençai à tracer des schémas sur la tablette numérique — des courbes de probabilité pour la crise nationale que je devais orchestrer. Mon cerveau fonctionnait sur deux plans : en surface, la logicienne froide, la main du Doyen ; en dessous, la traqueuse.

Profitant de l'angle mort de la caméra zénithale, je fis glisser l'objet sous la tablette. L'ouverture fut un déchirement sourd. Les pages étaient d'un papier jauni, saturé d'humidité. L'écriture était une griffure nerveuse, une calligraphie de la survie. Pas de noms. Des chiffres. Des suites hexadécimales alignées comme des rangées de cadavres.

Mes yeux parcoururent les premières lignes. Mon sang se figea.

Matricule 74-Delta-09.

C'était lui. C'était mon père.

Les chiffres étaient gravés dans ma mémoire comme un fer rouge. Mais ici, dans ce carnet extrait de la poussière, son matricule était associé à une colonne intitulée : **Élimination de Phase : Stabilité Structurale.**

Juste en dessous, une date. Trois jours avant qu'il ne soit jeté du balcon de son ministère. Une note en marge, tracée d'une encre violette, précisait : **Le sujet présente une résistance éthique résiduelle. Incompatible avec le protocole. Procéder à l'effacement.**

Le mot me percuta l'estomac. L'effacement. Mon père n'était pas un homme aux yeux de l'Institut, il était une pièce défectueuse. Un boulon rouillé dans une machine de marbre.

La lumière des néons devint une agression, une lame de rasoir tranchant mes rétines. Je n'étais pas ici pour me venger. J'étais ici pour être la pièce suivante.

Un souffle de froid me frôla la nuque. Ce n'était pas la climatisation. C'était une présence atmosphérique, une masse qui déplaça l'air derrière mon cou. Ma respiration

s'arrêta. Le silence devint un poids physique.

Je regardai le miroir en face de moi.

C'était un miroir sans tain. Mais une buée fine, inexplicable dans cette atmosphère régulée, se forma au centre de la glace. Elle s'étala en volutes lentes, dessinant des formes spectrales. Puis, des lettres apparurent, comme une cristallisation de la vapeur.

REGARDE DERRIÈRE TOI.

Le message brûlait sur la surface. Mon propre reflet semblait se distordre. Mes yeux, d'habitude si calmes, étaient deux trous noirs de panique.

Mon cœur cogna contre mes côtes. Je ne voulais pas me retourner. Si je le faisais, je reconnaissais l'anomalie. Si je reconnaissais l'anomalie, je cessais d'être "fonctionnelle". Mais le souffle revint, plus pressant. Une caresse de givre sur le lobe de mon oreille. Un murmure qui n'était qu'un déplacement d'atomes vibra dans l'air :

— Léna...

Le son n'était pas humain. C'était le craquement de la glace qui se brise.

Je pivotai brutalement. Le carnet tomba au sol dans un claquement sourd, s'ouvrant sur une liste de noms barrés d'une croix rouge.

La chambre était vide. Le lit au carré, les murs blancs, la porte scellée. Rien que la lumière crue et l'odeur d'ozone.

Je haletai, mes mains agrippant le rebord du bureau jusqu'à ce que mes jointures blanchissent. Je balayai chaque angle du plafond, cherchant l'intrus. Rien.

Je me tournai de nouveau vers le miroir. Le message avait disparu. La buée s'était évaporée. Il ne restait que mon reflet livide, une ombre que je ne reconnaissais plus.

Je ramassai le carnet et le feuilletai avec une frénésie de possédée. Page 42 : un schéma de ma chambre. Une croix rouge marquait l'emplacement de la latte de parquet. Une autre se trouvait derrière le miroir. Une troisième sous le lit.

Le carnet n'était pas seulement un registre de morts. C'était un manuel de sabotage laissé par mon prédécesseur. Celui qui, selon les archives, avait "démissionné pour raisons de santé".

Je lus la dernière page. L'écriture était devenue presque illisible, maculée de sang séché.

Ils ne vous intègrent pas. Ils vous vident. Ils retirent votre âme pour y injecter leur ordre. J'ai caché la clé derrière le tain. Si vous lisez ceci, vous êtes déjà morte. À moins que vous n'acceptiez de devenir le virus.

Un clic métallique résonna. La porte s'ouvrit avec une précision hydraulique. Vaugrenard entra.

Il ne marchait pas, il glissait. Sa silhouette sombre semblait absorber la lumière. Son visage était une plaque de cire sans rides, ses yeux deux billes d'acier poli. Il s'arrêta à deux mètres, dégageant une odeur de métal froid et de menthe poivrée.

— Votre rythme cardiaque a connu un pic de 40 % il y a trois minutes, Léna, dit-il de sa voix monocorde d'automate.

Je redressai le buste, sentant une pellicule de sel sécher sur mon front.

— Une erreur de calcul dans mes projections de crise, Monsieur le Doyen. L'imprévu

m'a surprise.

Vaugrenard s'approcha d'un pas de prédateur. Il tendit une main gantée et effleura la surface du miroir, là où le message s'était affiché.

— L'imprévu n'existe pas ici, Léna. Il n'y a que des variables mal comprises.

Il pencha son visage vers le mien. Je voyais ma peur dans ses pupilles fixes.

— Vous semblez nerveuse. La soie de votre chemise est froissée. Au niveau des côtes.

Il savait. Il jouait avec moi comme un chat avec une souris dont il a déjà brisé l'échine.

— Votre architecture est précieuse, Léna. Votre père avait une structure défaillante, des fondations minées par la morale. Une erreur de conception.

Je maintins ma haine sous une chape de glace.

— Je ne suis pas mon père, Monsieur le Doyen.

— En effet. Vous êtes bien plus efficace. Votre capacité à convertir le traumatisme en fonction est remarquable. C'est pour cela que vous avez été choisie pour la phase finale.

Il recula vers le seuil.

— Oh, une dernière chose. Le miroir a tendance à condenser l'humidité quand le système de filtration s'encrasse. N'y prêtez pas attention. Les fantômes ne sont que des hallucinations produites par la fatigue synaptique.

La porte se referma avec un verrouillage pneumatique.

Je restai seule. Ma main glissa vers l'interstice du bureau. Le cuir était toujours là, mais il brûlait. Je regardai le miroir. Dans le coin inférieur droit, là où Vaugrenard avait posé ses doigts, il y avait une empreinte de main. Elle n'était pas à l'extérieur. Elle était à l'intérieur, pressée contre le verre depuis l'autre côté.

Mes jambes flanchèrent. Vaugrenard n'était pas seul. L'Institut n'était pas seulement une école de pouvoir, c'était un incubateur. Et j'étais l'hôte.

J'ouvris le carnet à la page du matricule de mon père. Sous mes yeux, l'encre se déplaça, se recomposa. *74-Delta-09* devint *21-Epsilon-12*.

Mon matricule.

Une nouvelle ligne s'inscrivit en violet frais : *Sujet prêt pour l'autodestruction programmée.*

Je lâchai le livre. Il tomba sur le sol, les pages tournant sous un courant d'air invisible. Tout était orchestré. La latte de parquet, le message, la présence. Ce n'était pas une rébellion. C'était la suite de mon entraînement. Une simulation de paranoïa pour tester ma résistance au chaos.

Je marchai vers le miroir et approchai ma main de l'empreinte de brume. Nos paumes se superposèrent. Le froid remonta le long de mon bras, gelant mon sang. Dans le reflet, derrière moi, la porte s'ouvrit de nouveau.

Ce n'était pas Vaugrenard. C'était mon père.

Il portait le costume de sa chute. Sa gorge était tordue à un angle impossible, ses yeux

injectés de sang noir. Il leva simplement un doigt et le posa sur ses lèvres. *Chut.*
Puis il s'évapora.

Je me retournai. La pièce était vide. Mon cerveau me trahissait-il, ou l'intégration était-elle enfin en train de révéler la réalité derrière le marbre ?

Je ramassai le carnet et le serrai contre moi comme une bouée.

— Je vais vous détruire, murmurai-je.

— Nous le savons, Léna, répondit la voix de Vaugrenard par l'interphone. C'est précisément pour cela que vous êtes ici. Le virus fait partie du système.

Un rire étouffé résonna dans les conduits de ventilation. Je m'assis par terre, dans cette lumière qui ne s'éteignait jamais. J'ouvris le carnet pour apprendre à devenir la fin de tout. L'ascension continuait, mais le sommet était un précipice. Et je n'avais aucune intention de sauter seule.

Je caressai la couverture arrière et sentis une aspérité. Une puce électronique, pas plus grosse qu'un grain de sable. Elle clignota une fois. Rouge. Le compte à rebours avait commencé.

Je l'écrasai sous mon talon. Le craquement fut, cette fois, parfaitement audible. Une note de pure destruction dans le silence de l'Institut.

Je souris au miroir. Mon reflet ne sourit pas. Il hurla sans bruit.

Je fermai les yeux. *Neuf à gauche, trois à droite.*

Non.

Un au centre. Le néant.

Chapitre 3

L'Initiation Sanglante

Le métal du monte-charge vibraït contre mes omoplates, un bourdonnement à basse fréquence qui menaçait de désarticuler mes vertèbres. La descente durait depuis quarante secondes. Quarante secondes à fixer le dos de Vaugrenard, silhouette d'obsidienne taillée dans un costume trop parfait, immobile malgré les secousses de la cabine. L'air s'épaississait, chargé d'une odeur d'ozone et de froid industriel. Une morsure chimique qui picotait l'intérieur de mes narines.

Le décompte s'affichait en rouge au-dessus de la porte. -4. -5. -6. Chaque étage nous enfonçait plus profondément sous les fondations de l'Institut Montaigne, là où le marbre cédait la place au béton banché et à l'acier brossé. Je sentais le glissement poisseux de ma peau contre le cuir de mes gants de cérémonie.

— Respirez par le nez, Léna, dit Vaugrenard sans se retourner. Le dioxyde de carbone s'accumule dans les niveaux inférieurs. Si vous hyperventilez, vous perdrez connaissance avant d'avoir vu le cœur.

Ma gorge se serra. Un spasme sec. Je n'avais pas conscience que mon souffle s'était emballé. Une frange noire commençait à mordre les bords de mon champ visuel. Pour ne pas sombrer, je fixai un point précis : une petite cicatrice sur le lobe de son oreille gauche, vestige d'une humanité qu'il s'efforçait de gommer.

Le monte-charge s'immobilisa avec un choc sourd qui résonna dans mes rotules. Les portes coulissèrent dans un sifflement pneumatique.

C'était une cathédrale inversée, creusée à même la roche mère. Au centre, une cuve

cylindrique de dix mètres de haut, en verre borosilicate, abritait une masse gélatineuse d'un bleu électrique. Des filaments d'argent y pulsaient comme des réseaux neuronaux. Le vacarme était assourdissant : un grondement de turbine mêlé au clapotis d'un liquide épais. Des câbles de la taille de troncs d'arbres plongeaient du plafond pour s'enraciner dans la base de la structure, semblables à des veines alimentant un organe monstrueux.

— L'Algorithme Primordial, murmura Vaugrenard en s'avançant sur la passerelle de métal ajouré. Votre père l'appelait "la Bête". Il avait tort. C'est un miroir. Un miroir qui ne reflète pas ce que nous sommes, mais ce que nous allons devenir si on ne nous guide pas.

Je le suivis, mes talons claquant sur la grille métallique. En dessous, le vide noir semblait aspirer la lumière. Ma vision se troubla. Dans la cuve, les filaments s'agitèrent brusquement. Ils se regroupèrent en motifs complexes, des graphiques en trois dimensions flottant dans le gel. Des noms défilèrent. Des milliers de noms. Des matricules. Des montants en euros. Des diagnostics médicaux. C'était la vie de la cité, réduite à sa plus simple expression binaire, digérée par cette masse visqueuse.

Vaugrenard s'arrêta devant une console en acier chirurgical. Sur le plateau, une feuille de papier de riz, épaisse, presque charnelle, attendait. À côté, un scalpel à usage unique, son emballage stérile déjà déchiré. L'acier brillait sous les projecteurs halogènes avec une cruauté tranquille.

— Regardez l'écran, ordonna-t-il en désignant un moniteur encastré.

Je m'approchai. Mon sang battait si fort dans mes tempes que je percevais les pulsations de l'image en rythme avec mon cœur. Sur l'affichage, une courbe rouge s'effondrait.

— Dossier 88-K-412. Un sous-préfet de province. Trop de dettes de jeu, une liaison

compromettante. L'Algorithme a déterminé que sa survie politique coûte 0,4 % de stabilité au système régional. Sa suppression est une nécessité arithmétique.

— Sa suppression ? Ma voix n'était qu'un souffle éraillé. Vous allez le tuer ?

Vaugrenard eut un sourire sans dents, une simple contraction des muscles de sa mâchoire.

— Nous ne sommes pas des assassins de bas étage, Léna. Nous sommes des architectes. Nous allons signer son arrêt de mort administrative. Ses comptes seront gelés pour une fraude imaginaire. Son casier judiciaire sera infecté par un script de corruption. Dans trois heures, il n'existera plus pour la société. Il sera un paria, un fantôme vivant. Sa mort physique n'est qu'un détail chronologique qu'il gèrera lui-même d'ici la fin de la semaine. Une corde, un flacon de cachets. L'Algorithme prévoit un suicide dans 89 % des cas. C'est propre.

Il ramassa la lame. Le métal froid sembla aspirer la chaleur de la pièce. Il me le tendit, le manche vers moi. Ses doigts étaient glacés quand ils effleurèrent les miens. Un frisson électrique remonta mon bras, une décharge de pure terreur.

— Signez, Léna. Apposez votre marque sur ce transfert. Devenez celle qui décide qui a le droit de respirer l'air de la République. C'est votre initiation. Le sang des indésirables est l'encre de notre pouvoir.

Je fixai l'instrument. Mon reflet dans l'acier était déformé, mon visage allongé comme un masque de tragédie. Le bruit de la cuve devint un hurlement.

— Et si je refuse ?

Vaugrenard ne cilla pas. Ses yeux, d'un gris de pierre tombale, se fixèrent dans les miens.

— Le dossier suivant porte le nom de votre mère. L'Algorithme est sensible à la loyauté de ses membres. Si vous n'êtes pas le bras qui frappe, vous êtes le corps qui reçoit. Il n'y a pas de neutralité dans cette cave.

Ma main tremblait. Je serrai le manche jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. La douleur me ramena un instant à la réalité. Le compte à rebours sur la console affichait 02:14. Deux minutes avant que le transfert ne devienne irréversible.

Je baissai les yeux vers la feuille. Elle semblait respirer sous les courants d'air de la ventilation. Le nom du sous-préfet y était écrit en lettres calligraphiées, une élégance de condamné. Je voyais les filaments argentés s'agglutiner, impatients. L'Algorithme avait faim.

— Pourquoi lui ? demandai-je, ma voix durcie par la haine.

— Parce qu'il est le maillon faible. Nous protégeons la cathédrale en retirant les pierres malades. C'est la seule façon de sauver ce pays de lui-même. Votre père a voulu garder les mains propres. Vous voyez où cela l'a mené.

L'image de mon père, la gorge tordue, les yeux injectés de sang noir, flasha devant moi. Un mirage ou une mise en garde.

Je fis un pas vers la console. Le métal de la passerelle grinça. 01:45. Ma vision se rétrécit au rectangle blanc du papier. Je posai la pointe de la lame sur l'extrémité de mon index gauche. La peau résista une fraction de seconde avant de céder. La douleur fut vive, une piqûre de glace. Une goutte de sang, sombre sous la lumière artificielle, s'écrasa sur le papier de riz. Elle s'étala en une étoile irrégulière, immédiatement absorbée.

— Bien, murmura Vaugrenard. Maintenant, liez-vous à lui.

Je traçai mes initiales. Le sang coulait le long de la plume d'acier que j'utilisais désormais pour guider le liquide. L'odeur ferreuse m'écoeura. Dès que la dernière courbe fut tracée, la console émit un signal aigu. L'écran vira au vert. Les filaments argentés explosèrent en une cascade de lumière, une orgie de données traitées à une vitesse prodigieuse.

Le dossier 88-K-412 disparut. Liquidé.

Un vide absolu m'envahit. Ce n'était pas de la culpabilité, mais une déconnexion. J'avais l'impression que mes membres ne m'appartenaient plus, que j'étais devenue une extension de la machine.

— C'est fait, dit Vaugrenard. La transition est amorcée.

Il posa sa main sur mon épaule. Son contact me brûla. Je me dégageai d'un mouvement brusque, la lame toujours serrée dans mon poing.

— Ne me touchez pas.

Il semblait presque satisfait.

— La colère est un excellent carburant, Léna. Mais n'oubliez pas que c'est l'Algorithme qui tient le volant. Regardez.

Il désigna à nouveau la cuve. Au centre de la masse gélatineuse, une nouvelle forme se dessinait. Un visage. Le mien. Mais une version de moi que je ne reconnaissais pas. Mes traits étaient plus durs, mes yeux plus sombres, ma bouche figée dans un pli d'amertume éternelle. À côté du portrait, un chiffre clignotait : *Indice de loyauté : 92 %*.

— Vous êtes déjà en train d'être intégrée. Chaque décision servira à affiner votre rôle. Vous ne pouvez plus reculer. Vous êtes une cellule de l'organisme, désormais.

Je regardai mon sang sur le papier. Il commençait à sécher, prenant une teinte brunâtre de vieille blessure. Le compte à rebours était revenu à zéro, mais un nouveau cycle s'était déjà lancé. 59:59. Une heure avant le prochain sacrifice.

L'espace sembla se contracter. Les parois de béton se rapprochaient, les câbles pendaient comme des lianes prêtes à m'étrangler.

— Sortons, ordonna Vaugrenard. Vous devez vous préparer pour le Conseil de ce soir.

La remontée commença. Cette fois, le silence n'était pas lourd, il était définitif. J'avais tué un homme sans bouger de cette cave.

— Vous tremblez, remarqua-t-il sans me regarder.

— C'est le froid.

— Non, Léna. C'est le pouvoir. C'est la sensation de la foudre qui traverse votre corps pour la première fois. On finit par ne plus pouvoir s'en passer.

Il me tendit un mouchoir en soie.

— Essayez ce sang. On ne doit pas laisser de traces en dehors du Sanctuaire.

J'enveloppai mon doigt blessé. La porte de mon ancienne vie s'était refermée avec la même force pneumatique que celle du monte-charge.

Le cadran indiquait 0.

La lumière crue du rez-de-chaussée m'aveugla. Le marbre, le silence, l'odeur de cire. Tout semblait identique, et pourtant, tout était devenu étranger. Les couloirs n'étaient plus des lieux de passage, mais les artères d'un prédateur dont j'étais désormais le cerveau. Ou peut-être seulement une dent de plus dans l'engrenage.

Je marchai vers ma chambre, mon reflet dans les vitrines de trophées me suivant comme un reproche. Le scalpel était resté en bas, mais je sentais encore son poids dans ma paume. Ma main valide serra le carnet de mon père caché sous ma veste. La puce était écrasée, mais le message, lui, était gravé dans mon sang.

Un au centre. Le néant.

J'entrai et verrouillai la porte. Je ne regardai pas le miroir. Je savais ce qui s'y trouvait. L'empreinte de main à l'intérieur du verre n'était plus celle d'un fantôme, mais la mienne, cherchant déjà à sortir d'une prison dont j'avais moi-même scellé le verrou.

Je m'assis à mon bureau, ouvris le carnet à la dernière page blanche et attendis que l'encre apparaisse. Elle ne tarda pas.

Bienvenue au Conseil, Matricule 21-Epsilon-12. La première crise commence dans 22 heures.

Le compte à rebours ne s'arrêtait jamais. Il ne faisait que changer de nom. Et le mien était désormais écrit en lettres de sang sur le grand livre de l'Institut.

Chapitre 4

L'Architecture du Chaos

La lumière bleue de l'écran holographique découpait mon visage en angles vifs et froids. Sur la table de travail en acier brossé, les plans de Paris ne ressemblaient plus à une carte urbaine, mais à une dissection anatomique. Les boulevards étaient des artères, les réseaux de fibre optique des nerfs dénudés, et les transformateurs électriques des organes dont le rythme cardiaque dépendait de mon index. Mes doigts survolaient la surface tactile avec une précision chirurgicale, cherchant la faille, l'endroit exact où un seul retrait de pression provoquerait l'effondrement systémique total. L'Institut Montaigne m'avait appris à voir le monde comme une fragilité en sursis.

Le silence de la chambre était compact, presque solide, seulement troublé par le bourdonnement haute fréquence des serveurs encastrés dans les cloisons.

Je zoomai sur le quartier de la Goutte d'Or. Densité de population, vétusté des infrastructures : un nœud de tension prêt à rompre. Si l'on coupait l'alimentation du poste de Barbès entre 18h02 et 18h07, l'effet de cascade paralyserait la gare du Nord en moins de trois minutes. Des milliers de voyageurs piégés dans l'obscurité et une chaleur suffocante. Il suffisait de modifier une variable, un simple paramètre de charge, pour que l'ordre se transforme en un chaos dirigé. Mes yeux brûlaient. Je notai les coordonnées des points de rupture sur un carnet physique, le seul support que l'Algorithme ne pouvait pas encore lire à travers mes pupilles.

Il restait dix-neuf heures avant le Conseil.

Je me levai, les articulations craquant sous la tension, et marchai vers la fenêtre

scellée. En bas, dans la cour du cloître, les gardes en uniforme de lin blanc patrouillaient avec une régularité de métronomes. Leurs pas étaient étouffés par le gravier ratissé à l'aube. Tout ici respirait la perfection clinique, une mise en scène destinée à masquer le fait que nous étions assis sur une poudrière. Le froid du marbre sous mes pieds nus était une morsure nécessaire, un rappel du réel dans cet univers de données pures.

Je m'agenouillai près du lit, là où une latte de parquet présentait un défaut millimétrique. Le bois céda dans un gémissement sourd. Le journal d'Elias, mon prédécesseur, était là, enveloppé dans une peau de chamois. En l'ouvrant, une odeur de papier rance et de sueur séchée m'assaillit, contrastant avec l'arôme de cire qui imprégnait les couloirs. L'écriture était erratique, les lettres penchées vers la droite comme si elles tentaient de fuir le bord de la page.

« Ils ne demandent pas de gérer la pénurie, ils demandent de l'inventer », lus-je à la page du 14 mars.

Le texte détaillait comment Vaugrenard avait exigé une simulation de crise énergétique pour justifier le déploiement des unités de contrôle biométrique. Elias avait refusé de signer. Il croyait encore à l'éthique de la structure, ignorant que dans ce lieu, les chiffres étaient des esclaves. Sa loyauté envers la cité avait été jugée comme une trahison envers la Confrérie.

Un frisson me parcourut l'échine. Les dernières lignes avaient été rédigées d'une main tremblante : *« L'oxygène n'est jamais gratuit ici. On le paie en silence ou on finit par ne plus pouvoir le respirer. Si vous lisez ceci, sachez que le système de ventilation n'est pas là pour filtrer l'air, mais pour calibrer votre soumission. »*

Je refermai brutalement le carnet. Mon cœur cognait contre mes côtes. La paranoïa s'insinuait dans mes veines, transformant chaque craquement de la bâtisse en un signal d'alerte. Vaugrenard n'était pas un gardien de l'ordre, il était l'architecte d'une

cage invisible. Soudain, un sifflement strident, presque imperceptible, déchira le silence.

C'était une fréquence aiguë qui faisait vibrer mes dents. Je levai les yeux. Les lamelles de métal des bouches d'aération se refermèrent avec un cliquetis hydraulique. Le ronronnement habituel s'arrêta net. Je courus vers la porte. La poignée électronique resta figée sur un voyant rouge sang.

— Vaugrenard ? criai-je.

Ma voix s'étouffa contre les parois insonorisées. Le panneau mural afficha : *« Incident environnemental. Confinement en cours. »*

Ils savaient. Ils savaient que j'avais cherché les points de rupture. Mon indice de loyauté venait de s'effondrer. La température monta, une chaleur moite qui colla mes cheveux à mon front. Je retournai au bureau, frappai l'écran, tentai de forcer le réseau, mais le système était verrouillé. L'air devint lourd, chargé d'ozone. Je sentis la première pointe de douleur dans mes poumons. Une brûlure chimique. Le dioxyde de carbone s'accumulait, transformant ma suite de luxe en chambre à gaz.

Je me jetai contre la porte, frappant de toutes mes forces. Le matériau ne vibra même pas. Ma vue se troubla. Des taches sombres dansaient à la périphérie de mon champ de vision. L'hypoxie était une mort propre. « Un tragique accident de maintenance », diraient-ils au Conseil. Je ne pouvais pas mourir ainsi. Pas avant d'avoir fait payer Vaugrenard.

Un détail des plans de la chambre me revint.

Derrière la tête de lit passait une conduite de service pour les câbles de données. Un conduit étroit, distinct du circuit principal. Je saisis le coupe-papier en argent posé sur le bureau et m'acharnai sur le panneau de bois précieux. Les éclats volaient. Mes

mains saignaient, la soie de ma chemise se déchirait, mais je ne ressentais plus que le besoin vital d'inspirer.

Après quelques minutes de lutte désespérée, le panneau céda. Derrière l'enchevêtrement de câbles, une bouffée d'air frais, chargée d'odeur de graisse mécanique, me fouetta le visage. J'aspirai à pleins poumons. Mes genoux s'affaissèrent. Je restai prostrée contre le mur, écoutant le sifflement de l'air qui s'engouffrait dans la brèche.

Le voyant de la porte passa soudain au vert.

Un clic métallique. La porte s'ouvrit sur le couloir baigné d'une lumière zénithale parfaite. Le Doyen Vaugrenard se tenait là, les mains derrière le dos. Il observa le désordre, mes mains ensanglantées, le carnet d'Elias gisant sur le tapis.

— Félicitations, Léna, dit-il d'une voix dépourvue de chaleur. Vous avez identifié le point de rupture de votre propre environnement. C'était la dernière étape de votre initiation.

— Vous auriez pu me tuer, haletai-je.

— Le risque de mort est le seul catalyseur efficace pour l'instinct de survie. Un architecte qui ne sait pas sauver sa propre vie ne saura jamais manipuler celle d'une nation.

Il s'approcha et ramassa le carnet avec une délicatesse feinte.

— Elias préférait les certitudes morales à la réalité du pouvoir. Il est mort parce qu'il n'a pas su voir que l'architecture du monde exige parfois de détruire les fondations. Vous, en revanche, vous avez su briser la structure pour respirer.

Il me tendit un mouchoir propre.

— Nettoyez-vous. Le Conseil commence dans quinze minutes. Votre présentation sur la crise énergétique est attendue. J'espère que vous avez compris : les chiffres ne sont pas des données, ce sont des ordres.

Il se détourna, son ombre s'étirant sur le marbre comme une tache d'encre.

Je restai seule dans la pièce dévastée. L'air était redevenu respirable, mais chaque bouffée me semblait empoisonnée. Je regardai mes mains. Le sang avait séché sous mes ongles. Je ramassai le coupe-papier et le glissai dans ma manche. Si Vaugrenard voulait une architecte du chaos, il allait l'avoir. Mais il avait oublié une règle : une structure dont on a identifié les failles est une structure que l'on peut faire tomber.

Le compte à rebours s'activa dans mon esprit.

14:59.

14:58.

Je lissai mes cheveux devant le miroir et ajustai ma veste. La paranoïa n'était plus une faiblesse, c'était mon armure. Pour vaincre le monstre, il fallait apprendre à respirer son air fétide sans sourciller.

Je franchis le seuil. Le couloir de marbre semblait mener directement au cœur de la bête. Chaque pas résonnait comme une condamnation. L'heure de la simulation était terminée. L'heure de la réalité, sanglante et mathématique, venait de sonner.

00:00.

Le Conseil était ouvert.

Chapitre 5

Le Regard du Doyen

Le silence à l'Institut Montaigne n'est pas une absence de bruit, mais une compression. Une pesanteur qui pèse sur les tympan jusqu'au bourdonnement. Je marchais dans le sillage de Vaugrenard, mes talons martelant le marbre avec une régularité de métronome. Chaque écho sonnait comme une dénonciation. Le couloir s'étirait, baigné d'une lumière chirurgicale qui ne laissait aucune place à l'ombre. Dans mes poches, mes doigts frottaient nerveusement l'arête de mes ongles, là où le sang séché de la cellule s'était niché.

Vaugrenard ne se retourna pas. Son dos était une muraille de laine grise, rigide, inflexible. Il s'arrêta devant une double porte en acier brossé. Un scanner rétinale s'anima, projetant son faisceau rouge sur son iris délavé. Le déclic du déverrouillage claqua comme un coup de feu dans la galerie déserte.

— Entrez, Léna. Le confort est une distraction, mais la précision est une politesse.

La pièce était un cube de métal et de verre suspendu au-dessus du vide de l'atrium central. Au centre, une table en chrome poli et deux chaises. Pas de fioritures. Deux assiettes de porcelaine, deux verres d'une finesse alarmante, et une carafe où des glaçons s'entrechoquaient avec un bruit de dents brisées. L'air était glacé, saturé d'une odeur d'ozone et d'encaustique. Une température de conservation pour des reliques ou des cadavres.

Je m'assis. Le métal de la chaise mordit mes cuisses à travers le tissu de ma jupe. Entre nous, la surface de la table agissait comme un miroir déformant. Mon propre visage m'y apparut : pâle, les yeux creusés par une paranoïa que je ne parvenais plus

à masquer.

— On ne dîne pas à l’Institut, commença-t-il en versant l’eau. On se rééquilibre. Les calories sont des vecteurs d’énergie, rien de plus.

Il poussa vers moi une assiette de viande froide, disposée avec une géométrie maniaque. Pas de sauce. Pas un grain de poivre de travers. Je saisis ma fourchette, les muscles si tendus que le métal semblait vibrer contre mes doigts. Le premier morceau eut le goût du fer.

— Mon fils aimait le désordre, lâcha soudain Vaugrenard.

Sa voix était un murmure monocorde. Il fixait un point invisible sur le mur derrière moi, comme s’il y lisait une équation complexe.

— Il pensait que l’imprévu était une forme de liberté. Il voyait dans les courbes de la nature une poésie que le calcul ne pouvait pas saisir. Une erreur fatale. En architecture, la courbe n’est qu’une tension qui cherche à briser la structure. Il est mort parce qu’il n’a pas compris la loi des charges. Un accident de voiture, dirent les rapports. En réalité, c’était une défaillance mathématique. Il a pris un virage à une vitesse que sa propre masse ne pouvait supporter. Une tragédie de la physique.

Il marqua une pause, portant le verre à ses lèvres. Ses doigts étaient longs, d’une pâleur de craie. Sur le buffet, à moins de deux mètres, je la vis : la clé magnétique universelle. Un rectangle de polycarbonate noir marqué du sceau de l’Institut. Elle trônait sous un spot directionnel, offerte ou fatale.

— L’ordre n’est pas une option, Léna. C’est la seule barrière entre nous et le chaos. Votre père était trop sentimental. Il voulait sauver les gens. On ne sauve pas les gens, on stabilise le système. Si une pièce de l’édifice menace l’ensemble, on la retire. C’est une soustraction nécessaire.

Le sang battait dans mes tempes. Vaugrenard parlait de la mort comme d'une erreur d'arrondi. La sueur commençait à perler à la racine de mes cheveux.

— Vous voulez que je devienne une soustraction ? demandai-je d'un fil de voix.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit jamais ses yeux.

— Je veux que vous soyez le compas. Celui qui trace la ligne. La crise énergétique n'est qu'un test de pression. Nous allons couper le flux, observer où les structures se lézardent, puis nous reconstruirons. Plus pur.

Il se leva pour aller chercher une bouteille de vin sur le buffet. C'était l'instant. Il me tournait le dos. Je n'avais que trois secondes. Je me levai, simulant un faux mouvement, et mon coude heurta mon verre. L'eau se répandit sur la table en diamants liquides.

— Oh, je suis désolée...

Je fis le tour de la table, saisissant une serviette, les yeux fixés sur la nuque de Vaugrenard. Ma main droite s'allongea vers le buffet, guidée par une intuition féroce. Mes doigts rencontrèrent le plastique froid. Je glissai la clé dans ma paume, la serrant à m'en faire mal, avant de la fourrer dans ma poche.

Vaugrenard se retourna. Son regard balaya la flaque, puis mon visage. Je sentis la panique m'irradier les poumons. Savait-il ?

— Le désordre, murmura-t-il en observant l'eau couler. Vous voyez ? Une seconde d'inattention et la structure est compromise.

Il ne regarda pas le buffet. Il revint s'asseoir et versa un liquide rouge sombre dans

son verre. Le vin ressemblait à du sang artériel.

— Terminez votre dîner, Léna. La réalité n'attend pas ceux qui hésitent.

Je terminai le repas dans un état de transe. Vaugrenard parlait de chiffres et de régulation des masses, mais ses mots ne parvenaient plus à mon cerveau. Je ne pensais qu'à la sortie. Vingt minutes plus tard, il me congédia d'un mouvement de tête.

— Demain, à l'aube. L'inexactitude est une forme de trahison.

Je sortis de la pièce, les jambes flageolantes. Je gardai un pas mesuré jusqu'au premier ascenseur. Dès que les portes se refermèrent, je m'effondrai contre la paroi en inox. Mes poumons s'ouvrirent enfin. J'avais la clé. Le passe-partout de ce labyrinthe. Avec elle, j'accéderais aux serveurs, aux dossiers d'Elias, à la vérité sur mon père.

Mais alors que la cabine descendait, je remarquai une lueur anormale.

La lumière bleutée du panneau de contrôle éclairait ma main droite. Elle brillait. Un bleu électrique, spectral, marquait chaque ligne de ma paume, chaque pore de ma peau. De l'encre traçante. Invisible à la lumière du jour, mais révélée par les capteurs de sécurité de l'Institut.

Vaugrenard n'avait pas laissé la clé par négligence. C'était un appât.

L'ascenseur s'arrêta. Un signal sonore retentit. Doux. Mortel. Les portes s'ouvrirent sur le hall principal. Deux gardes en uniforme noir attendaient, leurs scanners déjà activés.

— Mademoiselle Darcourt, dit l'un d'eux. Veuillez présenter vos mains pour le

contrôle de routine.

Je reculai d'un pas, mais le fond de la cabine était déjà là. Soudain, le bâtiment entier vibra. Une alarme stridente déchira le silence, un hurlement mécanique provenant des entrailles du sol. Les lumières basculèrent au rouge sang.

— Rupture du circuit primaire ! cria une voix dans les haut-parleurs. Confinement immédiat du secteur 4 !

Les gardes sursautèrent, portant la main à leurs oreillettes. Les conduits de ventilation commencèrent à recracher une fumée épaisse. C'était la faille que j'avais identifiée dans le carnet d'Elias. La surcharge. Quelqu'un venait de déclencher le chaos plus tôt que prévu.

Je ne réfléchis pas. Je me jetai sur le premier garde, utilisant mon poids pour le déséquilibrer. Ma main fluorescente s'abattit sur sa visière, y laissant une traînée de bleu électrique. Je m'élançai dans le hall, mes poumons brûlant sous l'effet de la fumée.

Le portique de sortie était à dix mètres. Cinq mètres.

Mais alors que j'allais le franchir, un bruit de suction hydraulique retentit. Je levai les yeux. Sur la galerie supérieure, immobile dans la pénombre striée de rouge, Vaugrenard me regardait. Il tenait un chronomètre. Il n'y avait aucune peur sur son visage. Juste une immense satisfaction.

— L'architecture du chaos, Léna, murmura-t-il, sa voix portée par le système d'annonce générale. Vous êtes enfin devenue la variable que j'attendais.

Les portes blindées s'abattirent avec le fracas d'une guillotine. Je n'étais pas dehors. J'étais enfermée avec lui. Et dans ma poche, l'objet commença à vibrer, une chaleur

intense irradiant soudain contre ma cuisse.

Ce n'était pas une clé. C'était un détonateur.

Chapitre 6

La Crypte des Indésirables

Le métal de l'ascenseur est une mâchoire froide. La vibration contre ma cuisse a muté ; ce n'est plus un tremblement, c'est une pulsation organique, une fréquence qui s'aligne sur mon propre pouls. L'objet — cette clé que Vaugrenard a « laissée » — n'est pas un simple outil. C'est un organe étranger qui brûle à travers le tissu de ma jupe. Ma main, zébrée d'un bleu spectral, me dégoûte. L'encre traceuse s'insinue dans les sillons de ma peau comme un poison lumineux. Je suis marquée. Un échantillon de laboratoire en fuite dans ses propres couloirs.

Vaugrenard, là-haut, n'a pas bougé. Son visage est une lune de cire suspendue dans le rouge de l'alarme. Pourquoi ne donne-t-il pas l'ordre ? Pourquoi les gardes restent-ils pétrifiés, leurs scanners pointés vers le vide ? La fumée qui sature le hall n'est pas celle d'un incendie. Trop lourde. Trop sucrée. Une odeur de pomme blette et d'ozone. C'est un sédatif atmosphérique. Ils saturent l'air pour transformer ma panique en une léthargie contrôlée. L'Institut ne capture pas ses proies par la force. Il les endort.

Je me plaque contre la paroi. Les portes se sont refermées sur le chaos, mais l'ascenseur ne remonte pas. Il chute. Ce n'est pas une chute libre, mais une descente hydraulique, fluide, presque onctueuse. Le panneau de contrôle est mort. Les chiffres se sont éteints. Seule la lumière bleue de ma poche projette des ombres déformées sur l'inox. Je suis une variable. C'est ce qu'il a dit. Une variable dans une équation qu'il a déjà résolue.

Le silence remplace les alarmes. Un silence épais, minéral.

La cabine s'arrête avec une douceur nauséuse. Les portes hésitent. Un sifflement de

décompression retentit, une expiration mécanique qui semble durer une éternité. Puis, le glissement. Devant moi, la Crypte des Indésirables.

Ce n'est pas une prison. Ce n'est pas une morgue. C'est une bibliothèque de chair. L'espace est immense, une nef de béton brut s'étirant sous les fondations de Paris, là où le calcaire rencontre l'acier des serveurs. Des milliers de cylindres en verre borosilicate s'alignent avec une précision maniaque. À l'intérieur de chaque tube, un corps. Ils flottent dans un liquide ambré, une solution de polymères qui maintient leur peau translucide, presque diaphane.

Je sors de la cabine. Mes talons claquent sur la grille métallique. Le son résonne sous la voûte, me revenant comme une insulte. Sous mes pieds, des kilomètres de fibre optique pulsent d'une lumière blanche et nerveuse. Le flux. Vaugrenard ne parlait pas de métaphores. Ces gens sont les processeurs de l'Institut. Leurs cerveaux, maintenus dans un état de coma paradoxal, sont exploités pour leur capacité de calcul émotionnel. On ne simule pas une crise nationale avec des algorithmes de silicium. On le fait avec de la douleur humaine distillée, quantifiée, réinjectée dans les réseaux de la ville.

Je marche entre les rangées. Chaque tube porte une étiquette gravée au laser. Un nom. Une date de « retrait ».

L'air est glacial, saturé par le bourdonnement des ventilateurs. Je cherche un repère, une preuve que je ne sombre pas dans la démence. La vibration dans ma poche devient insupportable, une chaleur qui semble vouloir fusionner avec mon fémur. Je saisis l'objet. Ce n'est plus une clé. C'est un prisme noir, lisse, dépourvu d'aspérité. À son contact, le tube le plus proche s'illumine.

Je m'arrête. Le souffle court.

À l'intérieur du cylindre 704-B, un visage est suspendu. Les yeux sont clos, les

paupières frémissant d'un sommeil sans fin. Des électrodes sont implantées dans ses tempes, scellées par une résine noire. Je reconnais cette mâchoire carrée. Cette cicatrice en forme de virgule sur le menton, souvenir d'un accident de voile en Bretagne.

Marc Lefebvre.

L'ancien collaborateur de mon père. L'homme qui, selon la police, s'était jeté du pont de l'Alma trois jours après la disgrâce. Il n'est pas mort. Il est une unité de stockage. Un segment de code vivant dans la machine de Vaugrenard. Mon père ne s'est pas suicidé. Lefebvre ne s'est pas suicidé. Ils ont été déconstruits.

Je pose ma main gantée de bleu contre le verre tiède. À l'intérieur, Lefebvre semble réagir. Sa bouche s'entrouvre, laissant échapper une bulle d'oxygène. Me voit-il derrière ses paupières scellées ? Son cerveau, utilisé pour calculer les probabilités de révolte fiscale ou de panique boursière, reconnaît-il la fille de son ancien mentor ?

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

Ma voix se perd dans le ronronnement des machines. Je regarde autour de moi. Combien sont-ils ? Des centaines. Opposants, journalistes, fonctionnaires lucides. L'élimination est un gaspillage ; l'Institut recycle. C'est une usine de traitement des déchets humains où la conscience est la matière première.

Le prisme noir dans ma main commence à clignoter. Un rythme binaire. Point, trait, point. Un signal de transfert. L'horreur de ma position me frappe : l'encre, l'objet, l'alarme... Vaugrenard ne cherchait pas à m'arrêter. Il me guidait. Il avait besoin d'un porteur sain pour injecter une nouvelle séquence de données dans la crypte. Je ne suis pas une intruse. Je suis une mise à jour.

Un bruit métallique retentit derrière moi. Les portes de l'ascenseur tressautent. Une

silhouette frêle, en blouse grise, se découpe contre la lumière crue de la cabine. Un technicien de la mémoire. Il tient une tablette numérique, le regard vide.

— Vous ne devriez pas toucher le verre, mademoiselle Darcourt, dit-il sans inflexion. Le dépôt de sébum altère la réfraction des capteurs.

— Où est la sortie ?

Je recule, serrant le prisme contre moi. Mon cœur cogne si fort qu'il semble vouloir briser mes côtes. L'homme avance d'un pas.

— La sortie est un concept géométrique qui n'a plus cours ici. Vous avez apporté le module de synchronisation. Parfait. Le Doyen craignait que votre instinct de survie ne l'emporte sur votre curiosité. Il a sous-estimé votre besoin de vérité. Une faiblesse structurelle classique.

— Je ne vous donnerai rien.

Je m'élanche dans l'allée centrale. Je cours, mes pieds glissant sur le métal. L'odeur de formol devient étouffante. Les rangées de corps défilent ; des visages anonymes, des rêves transformés en statistiques. Soudain, le sol vibre violemment. Un gémissement de métal supplicié déchire l'air. L'ascenseur au bout de l'allée se referme avec brutalité. Le technicien a disparu.

Je bifurque vers un couloir de service. Un monte-charge est là, dissimulé derrière des caisses. Je m'y jette. Pas de boutons, juste une fente. Je présente le prisme noir. La porte coulisse.

La cabine est minuscule. L'odeur de graisse et de sueur froide m'agresse. L'ascenseur s'ébranle, monte trop vite. La pression écrase mes tympans. Le bleu de ma peau semble couler maintenant, comme si l'encre devenait liquide sous l'effet de la chaleur.

Entre le quatrième et le cinquième étage, le mouvement cesse dans un choc violent. Un cri de câbles qui lâchent. La cabine penche.

Le silence revient. Je suis bloquée.

— À l'aide ! Quelqu'un !

Pas de réponse. Juste le tic-tac du prisme noir. Il émet un compte à rebours. Je regarde par la fente de la porte. Je suis entre deux mondes. Sur le palier du dessus, une paire de chaussures en cuir verni. Vaugrenard. Je sens son poids, son attention.

— Vous avez vu Marc, n'est-ce pas ?

Sa voix traverse la paroi avec une clarté terrifiante. Il est juste derrière la porte.

— Vous les avez tous tués ! hurle-je.

— Non, Léna. Nous les avons optimisés. Votre père était un homme de principes, et les principes sont des frictions. Nous avons dû les lisser. Lefebvre était plus malléable. Ses souvenirs de votre enfance sont devenus une base de données pour prédire les comportements domestiques. Vos vacances à Belle-Île ont servi à stabiliser le marché de l'immobilier.

Un frisson me parcourt l'échine. Ma haine, ma vengeance... tout a été injecté.

— Pourquoi me dire ça ?

— Parce que l'ascenseur ne redémarrera pas avant la fin de la synchronisation. Le prisme n'est pas un détonateur, Léna. C'est un pont. Il vide votre autonomie cérébrale pour fusionner avec le réseau. Vous ne m'avez pas infiltré. Vous vous êtes livrée.

Je regarde le prisme. Il devient translucide. Des filaments d'argent s'y agitent comme des neurones artificiels. Ma main ne m'appartient plus ; mes doigts se sont soudés à l'objet. L'encre bleue s'enfonce sous mon épiderme. Ce sont des nanocapteurs. La fumée, le verre, la clé... Tout était une préparation de surface. Je suis en train d'être numérisée dans cette boîte de métal suspendue au-dessus de l'abîme.

— Le suicide de votre père était une erreur de calcul, reprend Vaugrenard. Il a résisté. Mais vous... vous avez l'ambition de votre mère et la paranoïa de votre père. Le mélange parfait. Vous allez devenir notre plus belle interface.

Je frappe la porte, mais mon bras est lourd. Mon cerveau traite l'information trop vite. Je vois les grains de poussière flotter avec une précision mathématique. J'entends la fréquence du courant électrique dans les câbles.

— Non...

Un bruit de froissement dans ma poche. Le carnet d'Elias. Dans un effort surhumain, je lâche le prisme — une douleur fulgurante me déchire le cortex — et je saisis le papier. Il est réel. Rêche. Sans fréquence. Je l'ouvre à la dernière page. Les mots griffonnés s'animent sous l'effet de l'encre bleue qui macule mes doigts.

« La variable n'est pas celle qu'il croit. Le chaos est la seule porte. »

Je comprends enfin. Elias n'était pas mon prédécesseur, il était ma première version. Et ce carnet contient le code de sabotage.

— Vaugrenard ! Vous parlez de mathématiques ? Alors comptez !

Je ne cherche pas à fuir. Je saisis le prisme au sol et je le fracasse contre la paroi, là où la concentration de courant est la plus forte. L'impact est un éclair blanc. Le prisme se brise, libérant une explosion d'informations. Des téraoctets de données

corrompues s'engouffrent dans le système. Je sens le choc en moi, une migraine atroce, mais je tiens bon. Si je suis une interface, alors je suis un virus.

Les câbles lâchent. La cabine tombe.

Dans ma chute, je vois la porte du palier s'ouvrir. Le visage de Vaugrenard se décompose. Pour la première fois, il a peur. Ce n'est pas une variable qu'il voit tomber, c'est un effondrement systémique.

Le noir m'engloutit. Et dans le silence de la chute, une voix — la mienne, mais plus profonde — me murmure :

« Bienvenue dans la réalité, Léna. »

Chapitre 7

Fréquence Cardiaque

L'obscurité de la salle de contrôle n'est pas un vide, c'est une pression. Le silence de l'Institut Montaigne possède une texture, celle d'un suaire de soie posé sur un moteur en marche. Léna Darcourt fixe l'écran. La dalle de verre émet une lueur bleutée qui dissèque ses traits, révélant les cernes profonds barrant son visage comme des incisions. Ses doigts, marqués par l'encre résiduelle du prisme, tremblent imperceptiblement au-dessus du clavier haptique. Sous l'épiderme de son index, les nanocapteurs s'agitent. Elle ne sent plus seulement sa propre chair ; elle perçoit le flux de données qui irrigue les murs, le murmure des serveurs enterrés sous les fondations, la respiration artificielle du bâtiment.

Le curseur clignote. Une pulsation métronomique. 72 battements par minute.

C'est le rythme cardiaque du sénateur Morel, actuellement en pleine allocution au sommet de la Défense. À trois kilomètres de là, sous les ors de la République, un homme de soixante ans ajuste sa cravate devant un parterre de caméras. Il ignore que son cœur est devenu une ligne de code sur le terminal d'une fugitive.

Léna ferme les yeux. Elle revoit le corps de son père. Cette rigidité cadavérique que le rapport de police qualifiait de « naturelle ». Elle sait aujourd'hui que le naturel n'existe pas ici. Tout est architecture. Tout est calcul. Chaque infarctus est une ponctuation dans un grand récit boursier.

Elle inspire un air sec, filtré à l'excès, chargé d'ozone. Le métal de la console est froid sous ses paumes. Un froid de morgue, maintenu avec une précision chirurgicale pour protéger les composants. À cet instant, elle n'est plus une femme. Elle est une pièce

du mécanisme.

Au Grand Hall du Palais de l'Élysée, le sénateur Morel sent une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale. Son stimulateur cardiaque de dernière génération, l'Aegis-7, est une merveille de technologie. Il ne se contente pas de réguler son rythme ; il transmet ses données biométriques en temps réel pour optimiser ses performances oratoires. Morel sourit aux photographes. Il se sent puissant. Immortel.

Soudain, une micro-vibration. Une minuscule décharge électrique au centre de sa poitrine. Il marque un temps d'arrêt. Un battement manque. Puis un deuxième. L'espace d'une seconde, le tapis rouge semble se dérober. Il s'agrippe au pupitre.

— Un verre d'eau, s'il vous plaît, murmure-t-il à son assistant.

Il ne peut pas savoir qu'à l'autre bout de la ville, une femme vient de modifier son seuil de bradycardie de 0,4 millisecondes.

Léna observe les courbes sinusoïdales s'aplatir. Elle a ouvert la vanne, injectant le chaos dans le réseau sanguin du sénateur. Un simple décalage de phase. Une arythmie programmée pour paraître accidentelle. Dans dix minutes, le marché de l'armement décrochera de 4 % à l'ouverture de Tokyo. Dans vingt minutes, le Doyen Vaugrenard encaissera une plus-value de plusieurs milliards.

Son doigt survole la touche "Entrée". La validation finale.

Le téléphone fixe, un combiné de bakélite noire sans cadran, se met à vibrer. Le son est brutal, un déchirement dans la ouate du silence. Léna sursaute. Personne n'est censé appeler sur cette ligne. C'est un canal interne, une relique de l'ancienne infrastructure du cloître.

Elle décroche. Elle écoute le souffle de l'interlocuteur. Un bruit blanc, granuleux.

— Ne le faites pas, Léna.

La voix est celle d'une femme. Froide. Dénuée d'inflexion. Une voix de synthèse, ou brisée par trop de protocoles.

— Qui êtes-vous ?

— Une variable résiduelle. Comme vous. Regardez votre poignet gauche. Sous la peau.

Léna baisse les yeux. L'encre bleue ne s'est pas dissipée. Elle a dessiné une arborescence complexe, un circuit imprimé biologique serpentant jusqu'à sa veine radiale. Et là, calée sur ses propres battements, une petite lumière cyan clignote.

— L'Institut ne laisse jamais de témoin, continue la voix. Le terminal n'est pas seulement relié au sénateur. Il est synchronisé avec vous. Une boucle de rétroaction. Si le cœur de Morel s'arrête sans autorisation, ou si vous échouez à déclencher la crise dans les soixante prochaines secondes, votre implant libérera une charge de neurotoxine dans votre myocarde.

Le sang de Léna se glace. Le contrôle total n'est pas une métaphore ; c'est une ingénierie. Elle est l'otage de sa propre cible.

— Et si j'obéis ?

— Alors vous devenez l'un d'entre eux. Et le cycle recommence. Le carnet d'Elias... Vous avez lu la dernière page ?

Léna revoit les mots griffonnés : **Le chaos est la seule porte.**

— Quel est votre choix, Léna ? Tuer un homme pour survivre une heure de plus, ou mourir avec lui pour briser la fréquence ?

À l'Élysée, Morel vacille. Le verre d'eau s'écrase au sol. Le bruit du cristal résonne comme un coup de feu. Le service de sécurité s'agite. Les flashes crépitent, capturant l'instant précis où le pouvoir s'effondre. À l'intérieur de sa poitrine, l'Aegis-7 s'affole. Des décharges de 50 millivolts font convulser ses muscles. Il a payé pour la sécurité. Il a donné son âme à l'Institut pour ne jamais avoir à affronter sa propre fin.

Dans la salle de contrôle, le compte à rebours s'affiche en rouge.

45 secondes.

Léna regarde sa main. Elle n'est plus à elle. Elle appartient à cette architecture de marbre et de silicium. Elle voit le code défiler, une cascade de chiffres décrivant l'agonie d'un homme et la chute d'une économie. Elle pourrait tout arrêter. Mais la lumière sous sa peau clignote plus vite. Son propre cœur s'emballe. Elle ressent une brûlure dans le bras gauche. Le piège est parfait.

Elle pense à son père. Est-ce ainsi qu'il est mort ? Réalisant que sa vie n'était qu'une variable d'ajustement ?

— Vaugrenard écoute, chuchote-t-elle dans le combiné.

— Il n'écoute pas, Léna. Il observe la courbe. Il attend que vous deveniez réelle.

30 secondes.

Léna pose ses mains sur la console. Elle ne lutte plus contre l'encre bleue. Elle la laisse guider ses mouvements. Elle n'est pas un virus, elle est l'hôte. Elle commence à

taper. Pas le sabotage. Pas le meurtre. Elle écrit une partition.

Elle synchronise les deux fréquences. Elle lie son propre rythme cardiaque à celui du sénateur Morel. Si elle accélère, il accélère. Elle crée un pont symbiotique.

15 secondes.

La douleur devient insoutenable. L'implant détecte la manipulation et tente de s'isoler. Léna force le passage, utilisant les accès qu'Elias avait dissimulés sous les lignes de commande.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande la voix, pour la première fois inquiète.

— Je change la métrique. Le chaos n'est pas dans l'arrêt. Il est dans la résonance.

10 secondes.

Le sénateur Morel s'effondre sur le pupitre. Il sent une présence dans son propre corps. Une autre volonté qui bat dans ses veines. Ce n'est plus l'implant qui le dirige. C'est une conscience lointaine.

9. 8. 7.

Léna force chaque inspiration. Sa vision se brouille. Elle valide.

Une onde de choc parcourt le réseau. Les serveurs gémissent. Dans les couloirs de l'Institut, les lumières vacillent puis s'éteignent. Le silence redevient absolu. Un silence de mort.

Pendant trois secondes, le cœur de Léna et celui de Morel s'arrêtent à l'unisson. Le vide. La rupture totale de la boucle.

L'implant de Léna, privé de signal, se réinitialise. La neurotoxine reste bloquée derrière une valve logicielle corrompue. À l'Élysée, le stimulateur de Morel redémarre en mode d'urgence, libérant une décharge massive qui le projette en arrière. Il inhale une goulée d'air salvatrice, les yeux grands ouverts sur un monde qu'il ne reconnaît plus.

Léna s'effondre sur son siège, trempée de sueur. La lumière cyan sous sa peau s'est éteinte. L'encre bleue s'est rétractée, laissant de fines cicatrices argentées. Le téléphone est toujours décroché.

— Vous avez survécu, dit la voix.

— Pour l'instant.

— Vaugrenard va arriver. Il a vu la rupture. Il sait que vous n'êtes plus une interface.

Léna se lève. Elle ramasse le carnet d'Elias. Elle sent une force nouvelle, une froideur de détermination. Elle a saboté la fréquence. Elle a prouvé que la machine pouvait être piratée par l'humain, au prix d'une mort temporaire.

— Qu'il vienne, dit-elle. Je connais son rythme désormais. Et je sais comment le briser.

Elle quitte la salle sans se retourner. Derrière elle, l'écran affiche un message d'erreur en boucle : *VARIABLE HUMAINE NON IDENTIFIÉE.*

Elle marche dans les couloirs déserts, ses pas résonnant sur le marbre. Elle n'est plus une proie. Elle est la fissure dans le mur de verre. Elle sort dans la nuit parisienne, là où l'odeur de la pluie remplace enfin celle de l'ozone. Le monde continue de tourner, les marchés vont s'affoler, mais pour la première fois, Léna Darcourt entend son

propre cœur battre. Et il bat pour elle seule.

L'Institut Montaigne ne pardonne pas, elle le sait. Mais elle a appris une leçon : pour vaincre ceux qui calculent tout, il faut devenir l'incalculable.

Elle s'enfonce dans la foule anonyme du métro, là où les cœurs battent loin de la tyrannie du métronome. Le voyage vers la vengeance sera long, mais elle a désormais sa propre boussole : son pouls, sauvage, erratique, et enfin vivant.

Chapitre 8

L'Ombre du Père

L'encre du journal d'Elias poisse sous mes doigts. Mal séchée, ou peut-être chargée de l'humidité de ma propre peau. La paranoïa est une sueur froide qui ne s'évapore jamais. Je fixe la dernière page : des chiffres, des séries de coordonnées qui ne font sens que si l'on connaît la topographie nerveuse de l'Institut Montaigne. Ce n'est pas une carte du monde, c'est celle d'un bunker. 48.8566, 2.3522. Une simple façade. Le vrai code s'inscrit dans l'interstice des lignes, dans le rythme des pleins et des déliés. Elias ne notait pas des lieux, il enregistrait des pressions.

23:42.

Le couloir est un boyau de marbre blanc. La lumière des néons, trop crue, semble vouloir scalper les ombres. Je marche avec une lenteur calculée, chaque talonade tombant entre deux battements de mon cœur pour étouffer l'écho. L'Institut ne dort pas. Il vibre. Les serveurs en sous-sol, la climatisation chirurgicale, le bourdonnement des caméras à balayage thermique : ils savent que je suis là. Ils attendent simplement la faute. Le spasme.

Devant le bureau du Doyen Vaugrenard, la porte s'impose comme un bloc de chêne massif. Pas de poignée. Un scanner de rétine, une fente magnétique et un capteur de phéromones dissimulé. Si mon cortisol grimpe, l'alarme silencieuse se déclenchera à l'autre bout du complexe. Je respire par le ventre, calée sur un rythme de métronome cassé.

23:47.

Le code fonctionne. La porte glisse dans un soupir de vérins hydrauliques. L'air, ici, sent le cigare éteint, le vieux papier et l'ozone. C'est l'odeur du pouvoir absolu, celui qui n'a plus à se justifier. Le bureau est vaste, strié par les lueurs de la ville filtrant à travers les stores blindés. Au centre, un bloc de verre noir. Vide.

Le journal m'indique le mur sud. Une bibliothèque de cuir et de traités de droit, d'essais sur la manipulation des masses et de biographies de dictateurs oubliés. Je compte les volumes. Cinquième étagère. Douzième livre en partant de la gauche. *L'Art de la Guerre*, édition de 1812. Je ne le tire pas. Je le pousse.

Un déclic métallique. Une section du rayonnage pivote sur un axe invisible, révélant un panneau d'aluminium brossé. L'écran s'allume, baignant mon visage d'une lueur bleutée.

Entrez la clé de résonance.

Mes doigts tremblent sur les touches. Je tape la suite de chiffres que mon père utilisait pour ses comptes cryptés. Une date. Celle de sa chute. Celle où le monde a décidé qu'il n'était plus qu'une erreur statistique.

23:51.

Le panneau s'efface. Un compartiment s'ouvre sur une tablette numérique d'un modèle ancien et une clé USB en titane. Rien d'autre. Pas de liasses, pas de documents compromettants. Juste des octets. La mémoire est la seule monnaie qui ait cours ici.

Je saisis l'objet. L'écran s'anime instantanément, sans mot de passe. Comme s'il m'attendait. Une icône unique : « ENTRETIEN_FINAL ».

Je lance la vidéo.

L'image est granuleuse, parasitée. Je reconnais le décor, ce bureau, quatre ans plus tôt. Mon père est assis dans le fauteuil où je me trouvais il y a un instant. Il a vieilli de dix ans en une seconde. Ses yeux sont des trous noirs creusés dans un visage de cire. En face de lui, on ne voit qu'une main. Celle de Vaugrenard, jouant avec le capuchon d'un stylo-plume. Un bruit sec. *Clip. Clap. Clip. Clap.*

— Tu n'as plus de sortie, dit la voix de Vaugrenard, hors champ. Le dossier est complet. Détournements, liaisons, trahisons. Le public ne verra pas un homme d'État tomber. Il verra un porc se noyer.

Mon père ne baisse pas les yeux. Il regarde la caméra. Il me regarde, à travers le temps.

— Mes enfants ne sont pas impliqués. Sa voix est un râle de papier de verre.

— Ils le seront. À moins que tu n'équilibres l'équation. Le système exige une symétrie, Marc. Un scandale appelle une fin définitive. Pas de procès. Pas de défense. Un point final.

— Vous voulez mon suicide.

— Je veux ta disparition. Le mode opératoire t'appartient, mais le timing est le mien. Ce soir. Avant l'ouverture des marchés. Si tu acceptes, Léna sera protégée. Elle aura une place. Elle montera. Elle deviendra ce que tu n'as jamais osé être : une lame sans attaches.

Mon père ferme les yeux. Je vois la pulsation de sa jugulaire. Il sait qu'il n'y a pas de négociation possible. C'est un contrat : sa vie contre mon avenir.

— Donnez-moi le papier, murmure-t-il.

La main de Vaugrenard glisse une confession pré-écrite sur le verre noir. Mon père signe sans lire. Sa main est ferme. C'est la fermeté des condamnés qui ont déjà quitté leur corps.

— C'est fait.

Il se lève, s'approche de l'objectif. Il sait que Vaugrenard gardera cette preuve comme un trophée. Il s'arrête si près que je peux voir la sueur à la racine de ses cheveux. Ses lèvres bougent, mais aucun son ne sort. Puis, il s'efface du cadre.

L'écran devient noir.

23:55.

Le silence retombe comme une chape de plomb. Je reste immobile, le cœur cognant contre mes côtes comme un tambour de guerre. Ce n'était pas une disgrâce. C'était un sacrifice humain sur l'autel de l'Institut.

Soudain, un souffle rompt le silence.

Les haut-parleurs dissimulés crépitent. Un bruit blanc, puis une fréquence qui se stabilise. La voix qui s'élève n'est pas celle de Vaugrenard. C'est celle que j'entendais chaque matin de mon enfance.

— Léna.

Je sursaute, manquant de lâcher la tablette. Je regarde autour de moi. Les ombres semblent ramper sur le sol. Le bureau est vide, mais la voix sature l'espace.

— Si tu écoutes ceci, c'est que tu as franchi le premier cercle. Tu as cherché la vérité.

Mais la vérité est un poison, Léna. Elle ne libère pas. Elle paralyse.

C'est un enregistrement déclenché par l'ouverture du fichier. Une sécurité post-mortem.

— Ils pensent m'avoir brisé. Ils croient que tu es une pièce de leur échiquier. Ils font une erreur de calcul. L'Institut Montaigne n'est pas une école, ce n'est pas un think tank. C'est une machine à broyer le chaos pour produire de l'ordre. Mais cet ordre est une illusion maintenue par le sang. Le mien. Le tien, bientôt.

Un bruit de pas résonne dans le couloir. Régulier. *Clac. Clac. Clac.*

23:57.

— Ne cherche pas la justice, continue la voix. La justice est un concept pour les faibles. Cherche la faille. Le système est une architecture de verre. Magnifique, parfait, mais fragile. Un seul impact au bon endroit, et tout s'effondre.

Le bruit s'arrête devant la porte. Mes poumons brûlent. Le capteur de phéromones va me trahir. La voix de mon père descend d'un ton, devenant une confiance presque amoureuse.

— Ils t'ont donné les clés, Léna. Ils t'ont ouvert la porte. Entre. Apprends leurs codes. Deviens le rouage dont ils ne peuvent se passer. Et quand tu seras au cœur de la machine, quand tu sentiras leur pouls battre sous tes doigts...

Le verrou électronique émet un bip.

— ... trahis-les tous.

L'écran s'éteint. La pièce plonge dans l'obscurité totale. La porte s'ouvre.

Une silhouette se découpe dans le cadre lumineux du couloir. Longiligne, impeccable. L'odeur du cigare sature l'air. Vaugrenard ne cherche pas l'interrupteur. Il perçoit ma présence comme un prédateur.

— Léna ? dit-il d'une voix onctueuse. Vous êtes encore au travail ? C'est une dévotion admirable. Mais la lumière est nécessaire pour voir clair dans ses dossiers.

Il actionne une commande. Les lumières s'allument progressivement. Je suis debout devant la bibliothèque, le journal caché sous ma veste, la tablette dissimulée dans mon dos. Vaugrenard avance. Il ne regarde pas le mur pivotant, il me regarde moi. Ses yeux sont deux lames. Il sourit, mais ses lèvres ne bougent pas. Une simple contraction musculaire.

— Vous avez l'air pâle. C'est le poids des décisions qui n'ont pas encore été prises.

Il s'arrête à un mètre. Je sens la chaleur qui émane de lui.

— Je cherchais une référence, dis-je. Ma voix est stable, un miracle de l'adrénaline. *L'Art de la Guerre*. Je pensais qu'il serait ici.

Vaugrenard laisse errer son regard sur le rayonnage. Ses doigts effleurent le volume de 1812.

— Un excellent choix. Mais Sun Tzu est dépassé. La guerre moderne ne se gagne pas par la force, mais par l'épuisement de la volonté. On ne détruit pas son ennemi. On le rend obsolète. On l'intègre jusqu'à ce qu'il oublie pourquoi il se battait.

Il s'approche encore. Je vois le reflet des néons dans ses pupilles fixes.

— Votre père comprenait cela, Léna. Il avait une faiblesse : il croyait encore aux

individus. Il n'avait pas compris que l'individu est une variable négligeable dans l'équation de la stabilité.

— Et vous ? demandé-je. Vous ne croyez qu'aux chiffres ?

— Je crois aux systèmes qui durent. L'Institut est éternel parce qu'il ne repose sur personne. Et pourtant, il a besoin de mains pour diriger le flux. Vos mains, peut-être.

Il descend son regard vers mes bras tendus derrière mon dos. Le temps s'étire. S'il me demande de montrer ce que je cache, tout s'arrête.

00:01.

Le cycle recommence.

— Allez vous reposer, Léna, dit-il enfin en s'écartant. Le conseil se réunit demain à l'aube. Nous allons discuter de la restructuration énergétique. Une crise arrive. J'aurai besoin de votre froideur.

— Je serai là, Monsieur le Doyen.

Je m'éloigne sans courir. Je traverse le couloir de marbre, franchis les scanners, et ce n'est que dans l'ascenseur que mes jambes se dérobent. Je m'effondre sur la moquette. La clé USB dans ma poche est chaude. Elle vibre presque.

Trahis-les tous.

Ce n'était pas un avertissement, c'était une programmation. Mon père ne m'a pas sauvée : il a fait de moi une bombe à retardement placée au cœur de leur système.

Dehors, Paris subit une pluie fine qui lave les trottoirs sans les nettoyer. Je marche, la

tablette serrée contre mon flanc. Chaque voiture noire est une menace, chaque passant un suspect. La paranoïa est devenue mon environnement.

Vaugrenard veut une crise ? Je vais lui en offrir une. Mais ce ne sera pas une fluctuation des marchés. Ce sera une défaillance systémique.

Je sors mon téléphone et tape un message vers une adresse mémorisée dans le journal. Une adresse qui n'existe pas.

L'équation est fausse. La variable Darcourt est activée.

Une paix de cimetière m'envahit. Le compte à rebours a commencé, mais cette fois, c'est moi qui ai réglé l'horloge. L'Institut Montaigne pense m'avoir adoptée, brisée et reconstruite à son image. Il a raison sur un point : je suis devenue une lame. Froide. Précise. Et une lame n'a pas d'amis. Elle n'a que des cibles.

Je m'enfonce dans la nuit. Le tic-tac de la ville est mon nouveau métronome. Chaque respiration est un mensonge de plus. Mon père est mort en signant un papier. Moi, je vivrai en signant leur arrêt de mort.

00:15.

Le monde dort encore, mais les fondations du cloître de marbre viennent de se fissurer. Le silence n'est plus une sentence. C'est le calme avant l'effondrement.

Chapitre 9

Engrenages et Mensonges

L'écran de la station 04 diffuse une lueur spectrale sur le visage de Léna. Dans la salle des opérations de l'Institut Montaigne, le silence n'est jamais total ; c'est une sédimentation de fréquences inaudibles, un bourdonnement électrique qui vibre jusque dans la pulpe de ses doigts. Léna tape. Le rythme est hypnotique. Pour les caméras thermiques qui balayent la pièce toutes les six secondes, elle n'est qu'une recrue zélée compilant des rapports de flux énergétiques pour le Doyen Vaugrenard. Un rouage parmi d'autres. Une variable docile.

Sous l'interface officielle, une seconde architecture se déploie.

Chaque pression de touche est un double jeu. Elle code avec une latence millimétrée, masquant ses lignes de commande derrière les processus de calcul du système. Le virus, baptisé *Nyctalope*, s'insère comme une lame de rasoir entre deux feuilles de papier. Il ne détruit rien, n'alerte aucun pare-feu. Il se contente de modifier la perception de la surveillance en créant une boucle de récurrence. Dans quelques minutes, les gardes ne verront sur leurs écrans qu'une Léna Darcourt studieuse, immuable, alors que la véritable Léna aura déjà quitté son poste.

Une goutte de sueur glisse le long de sa colonne vertébrale. Le métal de la console est un miroir sombre où elle évite de croiser son propre regard. Ne pas réfléchir à la portée du geste. Ne pas penser à son père, ni à sa voix brisée lors de leur dernier appel. Devenir une extension du processeur. Une machine n'a pas de remords. Elle n'a pas peur de l'obscurité.

Un reflet.

Sur la paroi en polycarbonate de l'alcôve voisine, une ombre a bougé. Léna ne lève pas les yeux. *Entrée. Shift. F12.* Ses doigts ne tremblent pas, mais son cœur cogne contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle compte les pulsations. Une. Deux. Trois. L'ombre s'immobilise. C'est Marc, une autre recrue de la promotion de septembre. Un garçon transparent que Vaugrenard cite souvent en exemple.

Marc ne travaille pas. Il l'observe, posté derrière un rack de serveurs, à l'angle mort des optiques principales. Mais Léna a passé des mois à cartographier cette pièce, ses angles de réfraction et ses surfaces polies. Marc est là depuis le début. Il n'a pas allumé son poste. Il attend la faute.

Elle valide l'injection. La barre de progression atteint cent pour cent. Le système de l'aile Ouest est désormais aveugle. Une fenêtre de tir de douze minutes s'ouvre. Douze minutes pour atteindre la zone technique et implanter le module physique qui lui donnera un accès total au réseau souterrain.

Léna se lève, ferme sa session et range ses affaires avec une lenteur calculée. Le clic de la souris résonne comme une détonation. Elle sent le regard de Marc inciser sa nuque. À l'Institut, le soupçon suffit à justifier une exécution administrative.

Elle sort. Ses pas sur le marbre produisent un son sec, cadencé. Elle ne se retourne pas, mais elle l'entend. Le frottement imperceptible d'une semelle de gomme sur la pierre. Il la suit à distance constante. Vingt mètres. Le prédateur ne se cache plus ; il escorte sa proie vers l'abattoir.

Elle bifurque vers l'escalier de service. Le luxe du marbre cède la place au béton brut et à la tuyauterie apparente. L'air devient lourd, chargé d'ozone et de graisse. C'est le ventre de la bête, là où le confort des étages supérieurs est produit dans un fracas de turbines.

Léna accélère. Ses chaussures de ville dérapent sur les grilles métalliques des passerelles. Elle s'enfonce dans le dédale des conduits de décompression, sous des néons jaunâtres qui grésillent. Elle s'arrête brusquement derrière un pilier de soutènement.

Le silence qui suit est oppressant. Marc s'est arrêté lui aussi. Léna perçoit sa respiration courte à l'autre bout du couloir.

— Marc ? lance-t-elle. Sa voix est un scalpel, dépourvue d'émotion.

Pas de réponse. Juste le sifflement de la vapeur s'échappant d'une soupape.

— Vaugrenard t'a promis quoi ? Une place au Conseil ? Tu n'es qu'un outil, Marc. Comme nous tous.

Elle repart en courant, ne cherchant plus la discrétion. Elle s'engouffre dans le sas de la Turbine 07, une pièce circulaire dominée par un cylindre de métal de cinq mètres de diamètre. Elle grimpe sur la structure de maintenance et se glisse par la trappe d'accès latérale, un espace étroit où les câbles s'entremêlent comme des viscères mécaniques. Elle se dissimule derrière le carénage principal.

Marc entre. Sa silhouette se découpe dans l'encadrement de la porte blindée. Il consulte une tablette tactile.

— Tu as tort, Léna. Sa voix est étrangement douce. Le Doyen ne m'a rien promis. C'est moi qui lui ai proposé mes services. Tu es une anomalie, et les anomalies doivent être corrigées.

Il s'approche, semblant savoir exactement où elle se cache. Léna retient son souffle, ses doigts effleurant un boîtier de dérivation. Si elle court-circuite le panneau, elle pourra le bloquer et s'enfuir par le conduit supérieur. Mais Marc s'arrête à trois

mètres. Un sourire froid étire ses lèvres.

— Tu pensais m'attirer ici ? La zone technique, le seul endroit où les caméras sont en maintenance physique. Très Darcourt. Mais tu as oublié une chose : c'est moi qui ai rédigé les protocoles de sécurité de ces turbines l'année dernière. Je connais chaque verrou.

Il appuie sur une icône. Un dé clic hydraulique massif retentit. Définitif.

Léna se jette contre la trappe, mais la porte de visite vient de se sceller. Elle est enfermée dans le cylindre, accroupie entre les pales tranchantes et la paroi.

— Le cycle de nettoyage commence dans soixante secondes, dit Marc à travers l'acier. On appellera ça un accident. Une recrue trop curieuse broyée par la machine.

— Marc ! Ouvre !

Le son est étouffé par l'isolation phonique.

— Adieu, Léna. Tu as choisi d'être un virus. Les virus, on les élimine par la chaleur et le mouvement.

Elle entend ses pas s'éloigner, puis le gémissement du moteur électrique. Une vibration sourde parcourt le métal. Les pales de titane frémissent et commencent leur révolution. Un millimètre par seconde. Léna plaque son dos contre la paroi froide. L'air commence à siffler, l'aspiration devient une force tangible qui tire sur ses vêtements. La lumière disparaît. Elle est seule dans le noir avec l'acier qui s'éveille.

Le moteur passe en régime intermédiaire. Le bourdonnement devient un hurlement. La turbine aspire l'oxygène, et avec lui, tout espoir. Ses mains cherchent frénétiquement une issue sur les surfaces lisses, impitoyables.

Soudain, elle le sent. Sous ses doigts, au niveau du moyeu central. Un relief. Une petite protubérance qui n'appartient pas à la structure. Une boîte métallique soudée au châssis.

Son père. Il était venu ici. Elle tire de toutes ses forces alors que la première pale effleure son épaule dans un sifflement de mort. La boîte résiste. La turbine entre en phase de pré-accélération. La force centrifuge l'écrase contre la paroi. Dans un dernier effort, elle arrache l'objet. Derrière, un câblage de secours apparaît, mais il est sectionné. Quelqu'un a saboté sa chance de survie bien avant qu'elle ne mette un pied ici.

La turbine rugit. La vitesse double. L'obscurité est déchirée par des étincelles bleues de friction. Léna ferme les yeux, sentant l'acier l'aspirer vers l'abîme. Elle n'est plus une machine, elle n'est que chair et peur face à la perfection mathématique de la destruction.

Soudain, le mouvement s'arrête. Un choc brutal secoue la structure. Le silence revient, plus terrifiant encore que le vacarme. La turbine est bloquée.

Léna rouvre les yeux. À travers la grille d'évacuation, elle voit une silhouette. Une main gantée de noir tient un levier de déblocage manuel. La porte de visite s'ouvre.

— Sortez, murmure une voix inconnue. Vite. Il revient avec les gardes.

Léna rampe hors de l'enfer métallique, les poumons brûlants. La silhouette est déjà dans l'ombre du couloir.

— Qui êtes-vous ?

La réponse tombe, glaciale :

— Quelqu'un qui a besoin que tu achèves ce que ton père a commencé. Mais sache une chose : la prochaine fois, je ne bloquerai pas les pales.

Des bruits de bottes résonnent. Léna regarde la boîte qu'elle serre encore. Elle l'ouvre. Ce n'est pas un code, c'est une photo de son père prise peu avant sa mort. Au dos, une phrase manuscrite : *Ne fais confiance à personne, surtout pas à celui qui te sauve.*

Les faisceaux des lampes torches déchirent l'obscurité. Léna se plaque contre le flanc de la turbine, son cœur battant à l'unisson du métal encore chaud. Elle est piégée entre un sauveur fantôme et ses bourreaux.

— Elle est ici ! hurle Marc.

Léna glisse la photo dans sa poche. Elle n'a plus de plan, mais elle a une haine plus tranchante que le titane. Elle s'élanche dans le conduit d'aération secondaire. Alors qu'elle s'enfonce dans les boyaux de l'Institut, elle sent une présence juste derrière elle. Quelqu'un qui respire dans son cou. Le véritable danger n'est pas celui que l'on voit venir.

Elle s'arrête net. Un canon de pistolet se pose sur sa tempe.

— Ne bouge plus, Léna. La variable Darcourt n'était pas prévue pour survivre à ce soir.

Le clic de l'arme est le dernier son qu'elle entend avant que le monde ne bascule.

Chapitre 10

Le Grand Retournement

Le froid du canon contre ma tempe agit comme une ponctuation finale. Un point d'acier glacé qui fige le sang dans mes veines. Ma respiration se bloque, un hoquet de terreur pure que j'avale avec le goût de la poussière. Marc ne tremble pas. Je perçois l'odeur de son adoucissant, une fragrance de lavande artificielle qui jure avec l'état de mort se resserrant sur mon crâne. Le monde se réduit à ce cercle de pression sur ma peau, à la sueur qui dégouline le long de ma colonne vertébrale, et au silence oppressant du conduit d'aération.

— Ne bouge pas, murmure-t-il.

Ses doigts gantés de cuir crissent sur la crosse.

— Tu as été une variable intéressante, Léna. Mais les variables finissent toujours par être résolues.

Un bruit de pas résonne. Rythmé. Chirurgical. Ce n'est pas la démarche lourde d'un garde, c'est la cadence d'un homme qui possède chaque centimètre carré de ce sol. Le Doyen Vaugrenard émerge de l'obscurité, silhouette de craie dans un monde de charbon. Son costume gris est impeccable, sans un pli malgré l'heure indue. Ses yeux, derrière ses verres sans monture, ne reflètent rien. Pas de colère. Pas de triomphe. Juste une observation clinique.

— Pose ton arme, Marc, dit Vaugrenard d'une voix qui ressemble au froissement d'un parchemin ancien. Elle n'ira nulle part. Elle veut comprendre. N'est-ce pas, Léna ?

Le canon s'écarte. Je sens la marque circulaire qu'il laisse sur ma peau, un stigmate invisible qui brûle comme un fer rouge. Je me redresse, les muscles vibrant d'une fatigue nerveuse qui menace de me faire vaciller. Mes mains, enfoncées dans mes poches, se serrent sur la photo de mon père. Le papier est rêche, usé.

— Le journal, je crache, la voix sèche. Vous l'avez mis là.

Vaugrenard esquisse un sourire qui ne monte pas jusqu'à son regard. Il désigne d'un geste lent la pièce circulaire. C'est une salle de contrôle déguisée en bureau d'archives. Des rangées de serveurs clignotent dans l'ombre, leurs ventilateurs produisant un bourdonnement basse fréquence qui fait vibrer mes dents.

— Le journal sous le parquet, le code enfantin, la trappe dans la bibliothèque... Tout cela était d'une vulgarité nécessaire, répond le Doyen. Nous avons besoin de savoir si tu possédais la curiosité malade de ton géniteur. Si tu avais ce besoin viscéral de fouiller les plaies jusqu'à ce qu'elles saignent. Tu as réussi le test, Léna. Avec une mention d'excellence pour l'obstination.

— Mon père est mort à cause de cet endroit, je réplique. Chaque mot me coûte un effort pulmonaire immense. Il a voulu vous arrêter.

Vaugrenard s'approche. Il s'arrête à exactement un mètre de moi. Je sens le froid qui émane de lui.

— Ton père n'était pas un martyr, Léna. C'était un architecte. Le meilleur d'entre nous. Il n'a pas été la victime du système de purge. Il en a été le cerveau, le concepteur, et la main qui a tenu le scalpel pendant vingt ans.

Le sol semble se dérober. L'arythmie cardiaque qui me suivait dans les couloirs de l'Institut devient un tambourinement de guerre dans mes tempes. Je revois le visage de mon père, si doux, si préoccupé par la justice. Un mensonge. Tout n'était qu'un

décor de théâtre.

— Son suicide était sa dernière pièce, continue Vaugrenard, la voix plus tranchante. Une sortie de scène orchestrée pour te léguer ce que tu as pris pour un fardeau, mais qui était une invitation. Il savait que ton désir de vengeance te propulserait plus haut que n'importe quelle ambition politique. Il t'a construite comme il a construit l'Institut : avec une efficacité mathématique.

Il presse une touche sur une console en acier brossé. Un écran s'allume, projetant une lumière bleue crue sur nos visages. Des plans défilent. Des schémas de flux migratoires, des courbes de chômage et des listes de noms barrés d'un trait rouge. "Le Sieve". Le Crible. Le système de purge que mon père avait élaboré n'était pas une question de morale, mais une gestion de stocks humains.

— Tu pensais venger une victime, murmure Marc derrière moi. Tu ne fais que suivre les plans de ton créateur.

Je regarde mes mains. Elles tremblent. Je les déteste. Je déteste ce sang d'ingénieur du chaos qui coule en moi. La photo dans ma poche pèse désormais une tonne. Je la sors et la jette au sol. Elle tournoie comme une feuille morte avant de se poser sur le marbre froid.

— Pourquoi me dire ça maintenant ? Pourquoi ne pas m'avoir tuée ?

— Parce que le système a besoin d'une nouvelle itération, répond le Doyen en se tournant vers l'écran. L'ordre instauré commence à montrer des signes d'entropie. Les "indésirables" se multiplient plus vite que nos algorithmes ne peuvent les traiter. Ton père avait prévu une mise à jour radicale. Une purge physique, et non plus sociale. Mais il a manqué de courage à la fin. Il a préféré la corde au bouton de commande.

Un claquement sec retentit. Un verrou qu'on tire.

— Et toi, Léna ? As-tu le courage des Darcourt ?

Un changement subtil s'opère dans l'air. Le bourdonnement des serveurs change de tonalité. Une vibration sourde monte du sol, une onde de choc qui remonte de mes talons jusqu'à mes hanches. Les murs de béton brut semblent avoir bougé d'un millimètre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Vaugrenard recule vers la porte blindée. Marc le suit, son arme toujours en main, les yeux fixés sur le plafond.

— C'est la solution finale de ton père, Léna. La Chambre de Compression. Une merveille hydraulique qu'il appelait "Le Point Zéro". L'endroit où toutes les erreurs sont écrasées pour laisser place à une page blanche.

La porte coulisse avec un sifflement pneumatique. Le verrouillage électronique s'enclenche avec une brutalité de couperet. Je suis seule.

Le silence est plus terrifiant que n'importe quel cri. Puis, le bruit commence. Un gémissement de métal, profond, viscéral. C'est le son d'un léviathan qui s'éveille. Les murs, à ma gauche et à ma droite, se déplacent. Lentement. Les jointures de dilatation au sol s'ouvrent, révélant des rails de titane graissés.

Je me précipite vers la porte. Mes mains frappent l'acier froid. Pas de poignée. Pas de panneau. La surface est impitoyable. Mes ongles se cassent, la douleur m'électrise les bras, mais je continue de griffer, de frapper.

— Vaugrenard ! Ouvrez !

Rien. Juste le cri des vérins hydrauliques.

La pièce, qui faisait cinq mètres de large, n'en fait déjà plus que quatre. Le plafond s'abaisse. L'air devient dense, chargé d'une odeur d'huile chaude et d'ozone. Les serveurs fixés aux parois avancent vers moi. Les câbles se tendent, s'arrachent dans des gerbes d'étincelles bleues.

Je dois réfléchir. Ces murs sont les bras de mon père se refermant sur moi. Le concepteur a dessiné sa propre cage pour sa propre progéniture.

Je me plaque contre le mur du fond, le seul qui semble fixe. Mes pieds glissent sur le marbre. La photo de mon père est coincée sous le rebord de la paroi mobile. Je la regarde se faire dévorer, le papier se déchirer, puis disparaître dans la fente qui se réduit.

Quatre mètres.

Je cours d'un bout à l'autre de l'espace restant. Mon cœur est un moteur emballé. Je repère un panneau d'entretien sous un rack de serveurs. Je m'écroule au sol, les genoux percutant le marbre. J'arrache le cache. Derrière, des circuits imprimés, du câblage haute tension.

Si je sature le système, les vérins s'arrêteront peut-être. Une chance d'ingénieur.

Je saisis une nappe de fils. Le plastique me brûle, mais je tire de toutes mes forces. Les fils cèdent. Des arcs électriques jaillissent, me projetant en arrière. Mon épaule heurte le mur mobile. La douleur est une explosion blanche derrière mes paupières. Le mur ne s'arrête pas. Il continue sa marche inexorable.

Trois mètres.

Je suis debout, au centre. Je peux toucher les deux parois en étendant les bras. Le froid du béton traverse mes vêtements. Ce n'est pas une machine qu'on sabote, c'est une force de la nature canalisée par la volonté d'un mort. Mon père ne m'a pas laissée ici pour survivre. Il m'a laissée pour valider son système. Si même sa fille ne peut échapper au Crible, alors l'impartialité de sa création est totale.

Le bruit des serveurs broyés est une symphonie de verre et de métal tordu. L'oxygène manque. Ma respiration est courte, saccadée. Le plafond est à moins de deux mètres. Je dois me courber.

Deux mètres de large. Un mètre quatre-vingts de haut.

La pièce est devenue un cercueil de luxe. Je ne suis plus Léna Darcourt. Je suis une erreur de calcul en cours de correction.

"La variable Darcourt n'était pas prévue pour survivre."

Il y a quelque chose que j'ai manqué. Quelqu'un a bloqué les pales de la turbine plus tôt. Quelqu'un qui avait besoin que j'arrive ici. Mes doigts cherchent fébrilement dans mes poches. Il ne reste que mes clés. Le porte-clé est un petit cylindre de titane offert par mon père pour mes dix-huit ans. "Pour que tu trouves toujours ton chemin, Léna."

Ce n'est pas un bibelot. C'est un outil.

Je rampe vers la porte blindée. Les murs mobiles sont à un mètre cinquante. Je me mets de profil. La pression sur mes côtes est palpable, l'air est expulsé de mes poumons par la simple proximité des masses de béton. Je cherche une cavité sur le cadre de la porte. Là, sous une couche de peinture époxy : un orifice circulaire.

Mes mains tremblent. J'insère le cylindre. Je tourne. Un déclic. Le plafond s'arrête. Mais les murs continuent de se rapprocher.

Le titane s'échauffe. Une lumière rouge s'allume sur le montant, révélant un petit écran LCD. Quatre chiffres.

La date de sa mort ? Le jour de ma naissance ? Trop simple.

Les murs sont à un mètre. Mes épaules touchent les deux parois. Je suis prise en sandwich. Le béton rugueux accroche le tissu de ma veste. Une douleur sourde irradie de mon bassin.

Le code. Le numéro de brevet du Sieve. 04-12.

Je tape les chiffres du bout des doigts, les bras coincés contre mon torse.

0. 4. 1. 2.

Un bip. La porte ne s'ouvre pas, mais un panneau s'escamote dans le sol, sous mes pieds. Un trou noir. Une chute libre.

Je n'ai pas le temps d'hésiter. Les murs me pressent avec une force qui menace de briser mes côtes. Mes poumons s'affaissent.

Je me laisse glisser.

Je tombe sur une rampe métallique, glissant à une vitesse folle dans l'obscurité. Je percute des parois, je rebondis, ma peau s'écorche sur des rivets saillants. La descente semble durer une éternité avant que la pente ne s'arrête net.

Je suis projetée sur une grille métallique. Je reste là, haletante, le corps broyé. Le silence est revenu, immense, souterrain.

Je lève les yeux.

Je suis dans une salle circulaire, bien en dessous de la chambre de compression. Au

centre trône une cuve de verre remplie d'un liquide ambré. À l'intérieur, des formes humaines sont suspendues, reliées à des tubes. Une voix enregistrée résonne, celle de mon père.

— Si tu entends ceci, Léna, c'est que tu as choisi de ne pas mourir. Mais la survie a un prix que tu n'es pas prête à payer. Bienvenue dans la mémoire des indésirables.

Un projecteur s'allume au-dessus de la cuve. Je m'approche, titubante, et plaque mes mains contre le verre. Une des formes dérive vers moi. Le visage se plaque contre la paroi. Ce n'est pas un inconnu. C'est le fils de Vaugrenard, celui qu'il croyait mort. Ses yeux s'ouvrent sur des pupilles d'un blanc laiteux. Ses lèvres bougent pour former un seul mot, inaudible mais clair :

"Fuis."

Au-dessus de moi, le bruit des moteurs de la chambre reprend. Mais cette fois, les parois ne se referment pas. Elles s'ouvrent sur le monde. La purge n'était pas un effacement. C'était une récolte.

Un pas lourd résonne derrière moi. Une ombre immense se projette sur la cuve.

— Tu n'aurais pas dû descendre ici, Léna, murmure Marc depuis la passerelle supérieure.

Il lève un lance-flammes. Il presse la détente. Le monde devient orange.

Chapitre 11

L'Algorithme de Survie

L'enfer a une odeur de kérosène et d'ozone. La première décharge du lance-flammes lèche le plafond de béton, transformant l'air en une masse solide, brûlante, qui s'engouffre dans mes sinus comme du plomb fondu. Je roule au sol. L'épaule heurte violemment le socle de la cuve en verre, un choc qui résonne jusque dans mes dents. L'obscurité a laissé place à une incandescence orange qui déchire la rétine. Dans le rugissement continu de l'atmosphère qui s'embrase, je sens les poils de mes bras roussir à travers la laine de ma veste. Marc n'est plus qu'une silhouette noire découpée sur un fond de fin du monde. Il avance avec la lenteur méthodique d'un automate. Il ne cherche pas à viser ; il sature l'espace.

Je plaque mon visage contre le froid relatif de la base métallique. Derrière le verre épais de dix centimètres, le liquide ambré ondule, indifférent à la fournaise. Le fils de Vaugrenard flotte là, suspendu dans son linceul de nutriments et d'électrodes, témoin muet de ma mise à mort. Ses yeux blancs fixent le vide. Il est le centre de gravité de cette pièce, le secret que le Doyen a transformé en mausolée technologique. Je cherche une issue, mais la vision tunnel s'installe. Le sang bat contre mes tympanes avec la régularité d'un marteau de forge. À gauche, les serveurs de la Confrérie s'alignent comme des monolithes noirs aux diodes nerveuses. À droite, Marc et son souffle de mort.

Trois niveaux plus haut, dans la salle de contrôle, le Doyen Vaugrenard observe les flux de données. Son visage est baigné par la lueur bleutée des graphiques de performance. Ici, le silence est absolu, protégé par des parois de plomb. Pour lui, le chaos en bas se résume à des pics de chaleur et des baisses de tension. Ses doigts longs et secs effleurent le bord de son bureau en acajou comme la peau d'un

instrument délicat. Il se souvient du jour où il a dû choisir entre la survie de son fils et l'intégrité de l'Institut. Il a choisi les deux. Le Sieve n'est pas seulement un outil de contrôle social, c'est une extension de sa propre douleur, une architecture de fer et de silicium destinée à dompter le hasard. Il voit le point rouge représentant Léna s'acculer contre la cuve du Sujet Zéro. Aucune colère. Juste la satisfaction froide d'une équation qui se résout. L'anomalie va être consommée.

La chaleur devient insupportable. Marc est à moins de cinq mètres. Le sifflement du gaz sature l'air. Mes doigts engourdis par la terreur trouvent enfin le port USB modifié dans ma poche. Ce n'est pas une clé de stockage, c'est un virus de surcharge cognitive conçu par mon père. Il savait que l'Institut était imprenable de l'extérieur ; il fallait le saturer par la chair, de l'intérieur. Je fixe les câbles épais qui s'engouffrent dans la base de la cuve. Ils ne maintiennent pas seulement le Sujet Zéro en vie, ils injectent ses ondes cérébrales dans le réseau pour simuler une conscience artificielle parfaite. La mémoire vivante de la Confrérie.

Une nouvelle décharge frappe le haut de la cuve. Le verre gémit. Une fissure ramifiée court sur la surface, un éclair blanc qui sépare le visage du fils de celui de son père. La pression interne fait vibrer la structure. Je dois bouger ou je serai bouillie vive dans ce bocal de luxe. Je me propulse en avant, rasant le sol, les poumons en feu. Je rampe vers le terminal de maintenance. Le métal brûle mes paumes. L'odeur de ma propre sueur, aigre et animale, m'étouffe.

Marc pivote. Le canon suit ma trajectoire. Je vois son doigt se crispier. Dans un réflexe purement spinal, je bascule derrière un rack de serveurs. La flamme percute le métal noir dans un fracas de court-circuit. Des gerbes d'étincelles bleues pleuvent sur moi. L'odeur du plastique brûlé remplace celle du kérosène. C'est une agonie mécanique. Les ventilateurs s'emballent, hurlent, puis meurent dans un râle de métal broyé. Mais la connexion tient. Les diodes passent au rouge cramoisi.

Vaugrenard fronce les sourcils. Une alerte clignote : *Interférence de signal – Secteur

4*. Il tape une commande, les articulations craquant dans le vide de la pièce. Le Sujet Zéro émet des pics de cortisol anormaux. Les capteurs indiquent une détresse respiratoire dans la cuve.

— Marc, cessez le feu immédiat, ordonne-t-il dans son micro. Vous endommagez l'interface.

Mais Marc n'écoute plus. Il est un chien de garde dont on a ouvert la cage. L'odeur du sang et l'adrénaline ont oblitéré les protocoles. Pour lui, Léna est l'infection qui a tué son honneur.

Je parviens au terminal. Mes doigts frappent le clavier avec une frénésie convulsive. Je connecte le dispositif. L'écran devient blanc, puis se sature de lignes de code vert émeraude. *Accès Root accordé*. L'algorithme se déploie comme un système nerveux étranger. Je ne télécharge pas de données. Je télécharge *moi*. Mes traumatismes, l'image de mon père sur le sol de son bureau, le goût de la trahison, la haine que je cultive comme un jardin de ronces.

Une douleur fulgurante me traverse le crâne. La connexion est bidirectionnelle. Le Sieve tente d'absorber l'intrus. Je sens les sondes de l'Institut fouiller ma mémoire, arracher des lambeaux d'enfance pour les transformer en variables mathématiques. Un viol synaptique. Ma vision se brouille. Je ne vois plus la salle. Je vois des chiffres tomber comme une pluie acide et le visage de ma mère déformé par un algorithme. Je hurle sans son. Mon corps se cambre, muscles tétanisés par le courant.

— Qu'est-ce que vous faites, Léna ?

La voix de Vaugrenard résonne dans mes implants auditifs, calme, presque paternelle.

— Vous vous détruisez. Le système ne peut pas absorber une telle charge émotionnelle. Vous allez griller vos circuits cérébraux pour rien.

Je ne réponds pas. Je pousse plus fort. Je force mes souvenirs les plus sombres dans le canal montant. Je sature les serveurs avec la douleur de chaque « indésirable »

sacrifié. Le cloud de la Confrérie, bâti sur l'ordre et le silence, se fissure sous le poids de cette humanité brute. Les serveurs gémissent, une vibration de basse fréquence qui fait trembler mes os.

Marc est devant moi. Il a abandonné le lance-flammes vide pour un couteau de combat en céramique noire. Son visage est une plaque de glace. Il lève le bras. Je suis soudée au clavier par la tension électrique, incapable d'esquiver. Je regarde la pointe descendre vers ma gorge.

La cuve explose.

Le verre trempé vole en éclats sous la pression des données. Un tsunami de liquide ambré balaie la pièce. Marc est fauché, emporté par la masse d'eau. Le corps du fils de Vaugrenard est expulsé de son cocon et s'écrase mollement sur le sol métallique. Un sac de chair pâle relié à des fils crépitants.

Le choc rompt la connexion. Je retombe lourdement, le cœur au bord de l'explosion. L'eau inonde la salle, froide, visqueuse. Je rampe vers le Sujet Zéro. Marc tente de se relever plus loin, désorienté, recrachant de l'eau. La pièce est plongée dans une pénombre rougeâtre où les éclairages de secours luttent contre la fumée.

Dans la salle de contrôle, Vaugrenard est debout, les mains crispées sur son pupitre. Ses écrans sont devenus fous. Des milliers de visages défilent à vitesse subliminale : les victimes du Sieve, leurs noms, leurs cris. L'ordre s'effondre.

— Non, souffle-t-il. Ce n'est pas possible.

Il voit Léna, couverte de liquide amniotique synthétique, s'approcher de son fils. Il voit ses doigts frôler la joue de celui qu'il a tenté de diviniser par la machine.

Le fils respire. Un souffle râpeux, le premier depuis des années. Ses pupilles se rétractent. Il me regarde. Ce n'est pas de la gratitude, c'est une terreur absolue. Il est le serveur central. Tout ce que j'ai injecté est passé par lui. Il est devenu la boîte noire de

toutes les horreurs de l'Institut.

— Il est temps de sortir, je murmure.

Marc revient à la charge, le couteau au poing, mais il glisse sur le sol détremé. Je saisis une barre de métal arrachée à la structure. Le mouvement est fluide, dicté par l'instinct de survie que l'Institut a lui-même aiguisé. Je frappe Marc à la tempe. Le bruit est sec, définitif. Il s'effondre dans l'eau qui monte.

Je me tourne vers le terminal de secours. L'upload touche à sa fin. Les serveurs de la Confrérie, partout dans Paris, reçoivent la même dose de poison. Le système se dévore lui-même. Les murs de l'Institut ne sont plus une forteresse, mais une prison qui prend feu.

Une main saisit ma cheville. C'est le fils. Il serre avec une force surprenante pour un corps atrophié. Ses lèvres remuent.

— Tue... moi...

Sa voix est un froissement de papier. Je regarde ce visage si semblable à celui de son père, mais vidé de toute arrogance. Il est le prix de l'ordre. Si je le laisse vivre, Vaugrenard reconstruira. Il purgera le système et recommencera.

Les sirènes résonnent dans les niveaux supérieurs. La sécurité approche. La claustrophobie de la pièce se resserre. L'eau atteint mes genoux. Les courts-circuits transforment la salle en piège électrique. Je lève ma barre de métal. Mon reflet dans l'eau sombre est celui d'une étrangère aux yeux creusés, à la peau marbrée de sang. Je suis la variable incontrôlable.

En haut, Vaugrenard hurle des ordres contradictoires, sa voix brisée par une panique qu'aucune équation ne peut résoudre. Il voit son œuvre et son fils converger vers le néant. Il frappe le verre de son bureau jusqu'à ce que ses jointures saignent. Les fondations de l'Institut vacillent.

Je ferme les yeux. Le bruit du sang s'arrête un instant. Je sens la vibration du sol, le froid de l'eau, l'agonie des machines. Je suis le chaos.

Je frappe.

Le choc se répercute dans tout mon bras. Le silence qui suit est plus lourd que l'explosion. La lumière rouge s'éteint. Le ronronnement des serveurs s'arrête net. L'obscurité totale envahit la salle.

Dans le noir, je cherche mon chemin. Je ne suis plus Léna Darcourt. Je suis le virus qui vient de mettre fin à une démocratie de façade. Je rampe vers le conduit d'évacuation, le corps brisé mais l'esprit clair. L'Institut est tombé. Maintenant, la vraie guerre commence. Les données sont dans la nature. La Confrérie est aveugle.

Je sors dans la nuit parisienne par une bouche d'égout. L'air frais me cingle le visage. Une odeur de pluie et de cendres. Derrière moi, les fenêtres de l'Institut Montaigne explosent. La purge thermique a commencé pour tenter de sauver les serveurs. Les flammes lèchent la façade de pierre, transformant le symbole de l'ordre en une torche hurlante.

Je marche dans la rue déserte, mon ombre s'étirant sur le pavé mouillé. Je n'ai nulle part où aller, mais pour la première fois, l'espace est infini. La claustrophobie a cessé. Le monde est redevenu vaste, dangereux et imprévisible. Exactement comme il doit l'être.

Chapitre 12

Crise Artificielle

Le bleu de l'écran s'insinue sous mes paupières, une lueur chirurgicale qui décompose ma rétine en un damier de pixels morts. Ici, dans le centre de commandement de l'Institut Montaigne, le silence est une présence solide, une compression atmosphérique qui vous écrase les poumons. Chaque inspiration ressemble à un acte de trahison. Derrière moi, les serveurs ronronnent avec une régularité de métronome, battement de cœur artificiel pour une nation dont nous venons de sectionner l'artère fémorale.

Mes mains sur le clavier sont froides, étrangères. Je regarde mes paumes et j'y vois encore le reflet des flammes de la nuit où j'ai cru tout détruire. Pourtant, les murs de marbre blanc sont impeccables. Le Doyen Vaugrenard est assis dans mon dos, bien vivant. Son souffle siffle comme un serpent dans l'ombre de son col empesé. Le temps est une boucle corrompue, un fichier dont les secteurs sont défectueux, et je suis l'aiguille qui saute sur la rayure, répétant indéfiniment le même geste : l'exécution d'un peuple pour son propre bien.

— Le code de verrouillage, Léna, murmure Vaugrenard.

Sa voix est un froissement de parchemin ancien. Je ne me retourne pas. Je sais que si je le faisais, je verrais le vide à la place de son visage, ou pire, mon propre reflet déshumanisé. Mes doigts s'exécutent avec une précision mécanique.

```
`CMD: EXECUTE_SHUTDOWN_FINANCIAL_GRID_PHASE_1`
```

Le curseur clignote. Un. Zéro. L'existence de soixante millions de personnes résumée

à une bascule binaire. J'appuie sur "Entrée". Le son est celui d'un couperet tombant sur un bloc de satin. Sur le mur d'écrans géants, les courbes boursières s'effondrent en lignes droites. Des encéphalogrammes plats. Les banques viennent de verrouiller leurs accès ; les distributeurs automatiques ne sont plus que des monolithes de métal inutiles, des stèles funéraires pour le pouvoir d'achat. Le chaos est une formule mathématique dont nous venons de libérer les variables.

Dans les rues de Paris, captées par des milliers de caméras, la fureur se propage comme un incendie sur une nappe d'essence. Les gens s'agglutinent devant les vitrines blindées, visages déformés par les lentilles grand-angulaires, bouches ouvertes sur des cris que les algorithmes de réduction de bruit transforment en un murmure d'océan lointain.

Le Doyen pose une main sur mon épaule. Ses doigts sont des griffes de glace.

— Regardez-les, Léna, dit-il avec une douceur terrifiante. Ils croient encore que leur identité réside dans leur solde bancaire. Nous leur offrons la libération par le dénuement.

Une notification rouge clignote sur mon terminal secondaire. Le système "Sentinelle-7" vient de scanner un groupe d'individus place de la Concorde. Les drones de sécurité, disques de chrome noir bourdonnant comme des insectes préhistoriques, ont verrouillé leurs cibles. Les écrans zooment. La résolution est telle que je peux compter les pores sur la peau des émeutiers, lire la terreur dans leurs iris dilatés.

Et là, au centre du réticule de visée, il y a ce visage.

Ma mère ne devrait pas être là. Elle devrait être dans sa maison de province, loin de la gangrène parisienne, protégée par le mensonge que je lui ai construit. Elle porte son vieux manteau de laine bouillie, celui dont le bouton du col est toujours un peu lâche.

Ses yeux, identiques aux miens, cherchent quelque chose dans le ciel, mais ne trouvent que l'objectif froid du drone. Le logiciel de reconnaissance affiche son nom en lettres capitales : `TARGET ID: DAR COURT, MARIE-CLAIRE. NIVEAU 3`.

— Une variable instable dans le secteur 4, note Vaugrenard d'un ton monocorde. Éliminez la friction, Léna. L'ordre ne tolère pas les exceptions sentimentales.

Le bouton de commande est une surface tactile rétroéclairée en orange, juste à droite de ma main. L'odeur de l'encaustique et de l'ozone sature l'air, me donnant la nausée. Est-ce un test ? Une épreuve conçue pour broyer les derniers restes de mon humanité afin de faire de moi son héritière ? Je regarde ma mère à l'écran. Pendant une seconde, j'ai l'illusion qu'elle me voit à travers les kilomètres de fibre optique, jusque dans cette salle obscure où je joue aux dieux de pacotille.

Chaque seconde de retard est une anomalie que l'Institut enregistre.

— Le système attend votre validation, Léna. Ne laissez pas le bruit interférer avec le signal.

Ma main tremble. C'est une révolte des muscles contre la volonté de fer de l'esprit. Le curseur passe au rouge vif. `AUTOLOCK ENGAGED. WAITING FOR HUMAN AUTHORIZATION`. La foule charge les cordons de sécurité. Ma mère est bousculée, elle tombe à genoux sur le pavé froid. Je peux presque sentir la texture rugueuse de la pierre sous mes propres paumes.

Un craquement sec retentit dans le conduit de ventilation au-dessus de nous. Un son organique qui rompt l'hypnose. Je tourne la tête, juste assez pour voir un reflet de métal poli dans l'ombre du plafond. Est-ce Marc ? Est-il encore en vie, ou est-ce un autre fantôme de ma psyché fissurée ? Vaugrenard ne semble pas avoir entendu. Je reviens à l'écran. Ma mère s'est relevée. Elle a un éclat de défi dans les yeux. Elle ramasse une pierre.

— Exécutez, Léna, ordonne le Doyen. Maintenant.

Mon doigt descend. Le contact est chaud, électrique. Le drone déploie ses stabilisateurs. Une lueur bleue sature l'image. Le tir part.

Mais ce n'est pas le gaz. Ce n'est pas la mort. L'écran devient blanc, un blanc absolu qui grille les capteurs optiques et sature les circuits du centre de contrôle. Les serveurs hurlent, un cri de métal torturé qui déchire le silence. Les lumières vacillent, passant du cyan au rouge sang. La forteresse de marbre redevient la prison en flammes de mes souvenirs. Je me lève brusquement, renversant mon fauteuil.

— Qu'avez-vous fait ? hurle Vaugrenard.

Je ne réponds pas. Je regarde mes mains. Elles ne tremblent plus. Le code que j'ai inséré n'était pas l'ordre de tir, mais le virus que j'avais préparé dans mon autre mémoire. Les deux réalités se percutent. Je n'ai jamais quitté l'Institut. Je n'ai jamais brûlé les serveurs auparavant. Tout ce que j'ai vécu depuis mon "évasion" n'était qu'une suite de tests, une boucle de rétroaction conçue pour voir jusqu'où je pouvais être brisée.

Les écrans explosent, projetant des éclats de verre comme des shrapnels. La fumée remplit la pièce, âcre, noire. Le Doyen tente de s'agripper à mon bras. Je le repousse. Il s'effondre contre son pupitre, les yeux injectés de sang.

— Vous ne comprenez pas... gémit-il. Sans nous... c'est le néant...

— Le néant est préférable à votre ordre, Doyen.

Je me dirige vers la sortie, mais les portes blindées se verrouillent. Le système de sécurité ne fait plus de distinction entre les maîtres et les esclaves. L'eau des

sprinklers commence à tomber, une pluie fine qui transforme le sol en patinoire mortelle. Je marche vers le terminal de secours. Il n'y a personne. Juste l'ombre des machines et le reflet de mon visage dans les vitres brisées. Je ressemble à une étrangère.

Le bruit des sirènes à l'extérieur fait vibrer les fondations. Ce n'est pas la police. C'est la foule. Ils ont forcé les portes du rez-de-chaussée. Le peuple que j'ai tenté d'assassiner électroniquement vient réclamer son dû. Et ma mère est peut-être parmi eux, à moins qu'elle ne soit qu'une image de plus dans ce grand théâtre d'ombres.

Je m'assois par terre, le dos contre le métal froid des serveurs qui expirent. J'attends. La porte cède sous un coup de bélier. La lumière des torches inonde la pièce.

Je ferme les yeux. Le cycle est rompu. Ils croient me libérer, mais ils ne font qu'ouvrir la porte d'une autre cellule. Et dans le noir, j'entends le rire de Vaugrenard, un rire qui ne vient pas de lui, mais de partout à la fois. Le jeu ne fait que commencer.

Chapitre 13

Le Prix de la Loyauté

Le silence à l'Institut Montaigne possède une texture. C'est une nappe épaisse, saturée d'encaustique et d'ozone, qui étouffe le battement du sang dans les tempes. Le poste de commandement Alpha est une capsule de verre suspendue au-dessus du vide. Sous mes doigts, la console en polymère est glaciale. Une sueur métallique perle à la naissance de mes cheveux.

Le Doyen Vaugrenard est une ombre immobile derrière moi. Je sens l'émanation de son parfum — tabac froid et savon de luxe, une odeur de funérailles anciennes. Son souffle est trop régulier, un métronome calé sur l'arythmie de mon propre cœur.

Sur les écrans muraux, la place de la Concorde est une fourmilière en ébullition. Les flux thermiques virent au pourpre. Des milliers de silhouettes, réduites à des taches de chaleur cinétique, se pressent contre les barrières. Un grondement sourd nous parvient par les capteurs extérieurs, le cri d'une bête qui a faim. En bas, les unités de la Garde Nationale attendent. Des statues de kevlar noir, immobiles sous la pluie fine qui transforme le pavé en miroir de plomb.

— Ils vont forcer le premier cordon, murmure Vaugrenard.

Sa voix est un froissement de parchemin.

— La patience est une vertu de roi, Léna. Mais nous ne sommes plus à l'époque des rois. Nous sommes à l'ère de l'efficacité.

Le protocole « Tempête de Fer » clignote en ambre sur l'écran de contrôle. Un clic,

une simple pression de l'index, et les drones libéreront le CS-4. Une neurotoxine incapacitante. Une solution mathématique à un problème organique. Mon père disait que le pouvoir ne se mesure pas à ce que l'on construit, mais à ce que l'on accepte de détruire pour maintenir l'édifice debout. Il est mort dans un bureau semblable à celui-ci, une tache de sang sur un dossier secret défense.

— Regardez-les, reprend le Doyen.

Il s'est approché. Je sens la chaleur de son corps à quelques centimètres de mon épaule.

— Ils croient en une idée. L'idée est une infection. Le remède est la réalité. Administrez-leur la réalité, Léna. Prouvez-moi que vous n'êtes pas la fille d'un sentimental.

Ma main survole la zone d'activation. Sous le parquet de ma chambre, le journal codé trouvé hier soir brûle encore ma mémoire : *« Le contrôle n'est pas l'ordre, c'est l'asphyxie. »* Les mots de mon prédécesseur, griffonnés avant sa disparition. Je ferme les yeux. Le souvenir de mon père me revient. Le soir de sa disgrâce, il rangeait ses stylos avec une précision maniaque. Il savait déjà.

Je ne cliquerai pas sur l'ambre.

Mes doigts glissent sur le clavier latéral. Une suite de commandes mémorisées dans le noir, répétée jusqu'à l'obsession. Le sous-programme 88-Delta. Ce n'est pas une arme chimique, c'est un signal acoustique de basse fréquence. La nausée immédiate, la perte d'équilibre. Pas de morts. Juste une fuite instinctive.

— J'active la charge, dis-je.

Ma voix est une lame de verre.

— Faites.

Le curseur bascule. Sur les moniteurs, les drones s'élèvent dans un sifflement de turbine. Ils se positionnent en hexagone. L'image thermique tressaute sous les ondes de choc invisibles. En bas, la masse humaine se brise. Ce n'est pas le chaos de l'agonie, c'est celui de la panique physique. Les manifestants se courbent, les mains sur les oreilles. Les rangs se disloquent. La place se vide par les artères latérales, comme un évier que l'on débouche.

Le silence revient, troublé par le seul ronronnement des serveurs.

— Efficace, note Vaugrenard. Très propre. Trop propre.

Il contourne mon fauteuil. Il ne regarde pas les écrans, il fixe mes mains. Je ne les retire pas de la console, bien que le plastique brûle mes paumes. Un voyant rouge s'allume soudain sur le moniteur de diagnostic : *Incohérence de charge. Vecteur Acoustique détecté.*

La machine ne ment jamais. Elle n'a pas de loyauté, seulement des protocoles.

— Vous avez dévié de la trajectoire, Léna.

Sa main se pose sur mon cou. Ses doigts sont fins, mais la pression est celle d'un étau. Je sens le froid d'une bague contre ma carotide. Avant que je puisse réagir, une piqûre électrique me traverse la nuque. Je pousse un cri qui meurt dans ma gorge.

Mes jambes se dérobent. Le sol de marbre monte à ma rencontre. Ma joue s'écrase contre la pierre. L'odeur de l'encaustique devient insupportable ; elle sature mes sinus, elle sent le poison.

— Un neurotoxique de classe IV, murmure Vaugrenard en s'accroupissant près de moi.

Il tient un stylo-injecteur en titane.

— Dans trente minutes, vos muscles intercostaux cesseront de répondre. Votre diaphragme se figera. Vous resterez consciente, parfaitement lucide, pendant que vos poumons s'épuiseront à chercher un air qui ne viendra plus.

Je rampe. Quelques centimètres. Mes ongles griffent le poli du marbre. Les taches thermiques au mur fusionnent en une masse incandescente. Mon père... était-ce aussi une dose de classe IV ? Était-il lucide pendant qu'il étouffait dans le silence de l'Institut ?

— Pourquoi ? j'articule.

Le mot est un amas de salive épaisse. Vaugrenard caresse mon front avec une tendresse de prédateur.

— Parce que la loyauté n'est pas l'absence de trahison, Léna. C'est l'impossibilité de la trahison. Vous avez agi par idéologie. L'idéologie est une faille structurelle. Je ne peux pas laisser une faille diriger l'Institut.

Il se relève, lisse son veston. Ses pas résonnent comme des coups de marteau. Il compose un code sur le coffre-fort mural et en sort une ampoule de liquide bleu cobalt. L'antidote.

— L'unique dose. Je la pose ici, sur le bureau. À votre portée, si vous arrivez à ramper jusque-là. Mais d'ici dix minutes, votre vision sera trop floue. Et d'ici vingt, vos mains seront paralysées.

Il se dirige vers la porte blindée. Le mécanisme gémit.

— Je reviendrai dans une heure. Soit vous mourrez ici, prouvant que vous étiez un déchet de l'ancien monde, soit vous survivez. Et cela signifiera que vous avez compris : ici, on ne survit que par la volonté, pas par la pitié.

La porte se referme. Le verrou est une sentence.

Je suis seule. Le temps se dilate. Chaque seconde est une goutte de plomb. Le froid remonte mes bras, engourdit mes coudes. Ma vision se segmente en pixels morts.

Le bureau. L'antidote.

Je tente de me hisser. Mes muscles sont de la gélatine. Je m'effondre, le menton percutant le socle d'un serveur. La douleur est lointaine, étouffée par la brume chimique. Une pensée me traverse : mon prédécesseur n'avait pas disparu. Il avait échoué à ce test. Il avait dû ramper, lui aussi, sur ce marbre impitoyable.

Je force mes poumons. L'air entre avec un sifflement de papier déchiré. Ma poitrine est une cage de fer. Je fixe la lueur bleue, à deux mètres. C'est un phare. Si je meurs, il gagne. Si je survis, je deviens ce qu'il veut. Un monstre de calcul.

Une autre image percute la brume : le visage de ma mère, dans la foule, juste avant le signal. Elle respirait encore. Je l'ai sauvée du gaz pour la jeter dans le chaos. Lequel de nous est le plus cruel ? Celui qui tue par principe ou celle qui sauve par faiblesse ?

Mon bras gauche tressaute. Je plante mes ongles dans un joint du carrelage. Je tire. Un centimètre. La déglutition devient impossible. Le silence est total, hormis le cliquetis d'un ventilateur au plafond. Une irrégularité dans la machine parfaite.

*« La vérité n'est pas ce qui arrive, Léna. C'est ce qu'il reste quand tout le reste a

brûlé. »*

Il reste le marbre. Le poison. Et cette fiole qui semble s'éloigner. Mes jambes ont disparu dans un vide sidéral. Mon cœur ralentit ; chaque battement est une décision politique.

Je tends la main. Mes doigts frôlent le pied du bureau. C'est trop lisse. Je dois trouver un appui. J'agrippe une poignée de tiroir et tire de toutes mes forces déclinantes. Il s'ouvre brusquement, renversant des dossiers. Des papiers m'ensevelissent comme de la neige morte.

Au milieu de la paperasse, un reflet. Une clé USB, marquée du sceau de mon père.

La coïncidence n'existe pas ici. C'est un piège dans le piège. Ou une arme laissée pour celle qui aurait le courage de ramper dans la poussière.

Mes poumons se bloquent. Une seconde d'apnée forcée. La panique biologique explose. Je saisis la fiole. Le verre est chaud. Je brise le col de l'ampoule contre l'angle du bureau et j'enfonce l'éclat directement dans ma cuisse.

Ce n'est pas une délivrance. C'est un incendie. Une brûlure acide qui percute le poison. Mon corps se cambre sous les convulsions. Je hurle sans son. Ma vision revient par éclairs.

La place de la Concorde est vide. Il ne reste que des débris et des chaussures perdues. Les drones tournent toujours, tels des vautours électroniques. Allongée sur le sol, je halète. Le goût du sang emplit ma bouche. Je serre la clé de mon père dans ma paume. Elle s'enfonce dans ma chair.

La porte s'ouvre. Vaugrenard entre. Il n'est pas surpris. Il observe la fiole brisée, puis l'épave que je suis devenue. Il sourit. Une simple contraction musculaire.

— Bienvenue parmi nous, Léna. Vous avez enfin payé le prix.

Je ne réponds pas. Je cache la clé sous mon corps. Il croit m'avoir brisée pour me reconstruire. Il ignore que dans l'étau de cette pièce, ce n'est pas ma loyauté qu'il a forgée. C'est ma patience.

Je me relève lentement. Mes jambes tremblent, mais elles tiennent. Je regarde le Doyen dans les yeux. Ils sont aussi vides que les écrans noirs de la console.

— L'ordre est rétabli, dis-je d'une voix qui ne m'appartient déjà plus.

— Oui, répond-il en se tournant vers la fenêtre. Pour ce soir.

Il ne voit pas ma main glisser la clé dans ma poche. La collision des deux vérités vient d'avoir lieu. Dans les décombres de mon humanité, je viens de trouver l'arme du crime. Le jeu ne fait que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Sacrifice des Sommets"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)